CONTES
DE
J. BOCACE.

TOME Ier.

J. 1. *N. 1er.*

Gravelot inv. *Vidal dir.*

CONTES

DE

J. BOCACE.

TRADUCTION NOUVELLE.

TOME PREMIER.

A LONDRES.

M. DCC. XCI.

Fondo Doria V/8 4
962903

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

IL exiſte dans notre Langue deux Traductions du DÉCAMÉRON de *Jean Bocace* : l'une, très-fidèle, mais ſi gothique & ſi barbare, qu'elle ſeroit parfaitement ignorée aujourd'hui, ſi, en 1757, on n'en eût donné une nouvelle Edition enrichie de Gravures magnifiques qui la font rechercher des Curieux : l'autre, plus moderne & moins mal écrite, mais ſi infidèle & ſi imparfaite, que le plan mê-

me de l'Ouvrage, n'y eſt pas conſervé.

La première parut ſous le règne de *François I*; & quand on en compare le ſtyle avec celui d'*Amiot*, on a de la peine à ſe perſuader qu'elle ne ſoit pas plus ancienne, tant le langage en eſt différent & inintelligible. L'Auteur, *Antoine le Maçon*, étoit du Dauphiné, où la Langue Françoiſe avoit fait moins de progrès que dans la Capitale. Il l'entreprit pour plaire à *Marguerite de Valois*, Reine de Navarre, qui, comme on ſait, aimoit beaucoup les Contes & les Romans, & qui, pour le récompenſer de ſon travail, l'attacha à ſon ſervice en qualité de Secrétaire particulier.

On ignore le nom du ſecond Traducteur. On ſait ſeulement que cette ſeconde Traduction parut pour la première fois à Amſterdam en 1697, accompagnée de mauvaiſes Figures, dont *Romain de Hooge* avoit, dit-on, compoſé les deſſins. L'Auteur avoue dans la Préface, qu'il ne s'eſt point aſſujetti à l'Original, qu'il n'a pris que l'*eſſentiel* des Nouvelles; & que, dans la vue d'être court, il a *changé même le plan général de l'Ouvrage & retranché la diſtinction des Journées*, pour n'être point obligé de nommer les Interlocuteurs. Il a fait plus encore : il a cru devoir accommoder à nos mœurs celles des perſonnages qui figurent dans les Contes.

D'après cela, il eſt aiſé de juger qu'il manquoit encore à notre Littérature une Traduction du DÉCAMÉRON. Cet Ouvrage conſacré par l'eſtime de quatre ſiècles, & qui, malgré ſon ancienneté, n'a pas ceſſé de faire partie des Livres claſſiques Italiens, méritoit un Interprête plus exact. M. de C**, connu par ſon amour pour les Sciences & les Lettres, a bien voulu ſe charger de ce ſoin. Son goût pour les Contes de *Bocace*, dont il a toujours fait ſa lecture chérie, l'a déterminé à conſacrer les momens de loiſir que lui laiſſent les devoirs de la place honorable qu'il occupe, à nous en donner une Traduction fidèle. Ceux qui ne ſont pas familiers avec la

Langue Italienne, lui ſauront d'autant plus de gré de ſon travail, qu'au mérite de l'exactitude & de la fidélité, ſa verſion réunit celui d'un ſtyle correct, ſimple, quelquefois élégant & toujours naturel.

Il lui eût ſans doute été facile de faire diſparoître les longueurs qui déparent quelques Nouvelles; de ſupprimer les déclamations, ſouvent paraſites, que *Bocace* s'eſt permiſes contre les Moines, mais il a mieux aimé accompagner ces morceaux repréhenſibles, de Notes critiques qui leur ſervent de correctif, que de mutiler ou de défigurer ſon modèle, parce que la verſion d'un Auteur claſſique doit être littérale & entière. Il a dû faire connoître le caractère de

ſon eſprit, & il n'y eût pas réuſſi, en cachant ou en corrigeant ſes défauts.

C'eſt par le même motif qu'il a conſervé, autant qu'il lui a été poſſible, toutes les idées de l'original, même celles qui ſont libres; mais comme notre Langue eſt chaſte, & qu'elle ne ſouffre aucune obſcénité, il s'eſt toujours ſervi, pour les rendre, des tours & des expreſſions en uſage dans la bonne compagnie; de ſorte que les femmes pourront lire le DÉCAMÉRON ſans crainte de rencontrer aucun de ces mots groſſiers qui bleſſent la délicateſſe & font rougir la pudeur.

Malgré cette ſage précaution; & quoique nos mœurs n'aient peut-

être jamais été plus diſſolues, on ne manquera pas de dire que cet Ouvrage eſt licencieux, & que la lecture en eſt dangereuſe. Nous répondrons qu'on ne le donne point pour un Ouvrage de morale, quoiqu'il n'en ſoit pas dépourvu; mais pour un Ouvrage très-amuſant, répandu dans toute l'Europe, traduit dans toutes les Langues vivantes, & dont on peut regarder la lecture comme un de ces délaſſemens que la foibleſſe humaine rend, en quelque ſorte, néceſſaires dans la ſociété civile. Quel tort pourroit-il faire à nos mœurs, lorſque la plupart des Contes qui le compoſent & qui paſſent pour les plus libres, ont fourni le ſujet des Pièces les plus

courues d'un de nos premiers Théâtres ? Qui ignore que *Mazet*, *le Poirier enchanté*, *les Troqueurs*, *le Roſſignol*, *Renaud d'Aſt*, *les Femmes vengées*, & pluſieurs autres Comédies mêlées d'Ariettes, ont été puiſées dans le DÉCAMÉRON, & que les Auteurs de ces Drames ont encore renchéri ſur la licence de leur modèle ?

Quelque idée qu'on attache aux Contes de *Bocace*, on ſera forcé de convenir qu'ils ſont moins dangereux qu'une infinité de Romans qu'on voit entre les mains de tout le monde, où les paſſions graduées avec plus d'art font une impreſſion d'autant plus forte ſur l'eſprit du Lecteur, & s'introduiſent d'autant plus aiſément dans ſon ame,

ame, qu'elles ſont mieux ménagées & ordinairement couvertes du voile de l'honnêteté. Dans *Bocace*, elles ne ſont rien moins que ſéduiſantes. Quand il peint le vice ou le crime, il les préſente toujours avec les couleurs qui leur ſont propres, ſans aucun déguiſement. Auſſi eſt-ce principalement par les aventures, par la variété des ſujets, par la ſingularité des intrigues, qu'il amuſe & qu'il intéreſſe, & non par la manière dont il les imagine, dont il les file, dont il les raconte, qui, quoique ſouvent agréable par le ſtyle, eſt toujours ſimple & ſuccincte. Si les exemples de vertu ſont inutiles aux vicieux de profeſſion, & ne ſont pas capables

de les ramener au bien, pourquoi le tableau du vice & de ſes déſordres détacheroit-il de leurs devoirs les cœurs accoutumés à les pratiquer ? Ne ſuffit-il pas, au contraire, de voir le vice de près, pour en concevoir de l'horreur ? Et les Citoyens de Sparte n'avoient-ils pas raiſon de montrer, une fois toutes les années, un eſclave ivre à leurs enfans, dans l'intention de leur inſpirer de l'éloignement & de l'averſion pour l'ivrognerie ? D'ailleurs, des cent Nouvelles qui compoſent le DÉCAMÉRON, il y en a près des deux tiers où il n'eſt aucunement queſtion d'aventures galantes, & où l'on trouve des exemples capables de fortifier dans la pratique

de la vertu ceux qui n'en ont pas entiérement perdu le goût. Malgré cela, nous ne conſeillerons pas la lecture de cet Ouvrage à ceux qu'un ſentiment trop vif pour le plaiſir rend ſuſceptibles de corruption, non que nous jugions cette lecture dangereuſe par elle-même, mais parce qu'il ſeroit à craindre qu'ils n'abuſaſſent de certains exemples, pour autoriſer leurs mauvais penchans.

Chaque *Journée* eſt terminée par une Chanſon ordinairement analogue à la ſituation du perſonnage qui eſt cenſé la chanter. Quoique M. de C * * ait peu cultivé la poéſie, il s'eſt fait néanmoins un devoir de traduire en vers ces différentes Chanſons; & ſi ſes cou-

plets n'ont pas le mérite d'une verſification élégante, on ne peut leur refuſer, ſans injuſtice, celui de préſenter exactement le ſens du Texte Italien, malgré la difficulté du rithme & celle de la rime.

En un mot, quoique M. de C** n'ait attaché d'autre prix à ſon travail que le plaiſir de ſe délaſſer de travaux plus ſérieux, il n'a cependant rien négligé pour rendre cette Traduction digne des ſuffrages des Gens-de-Lettres & du Public éclairé.

Au reſte, pour la commodité de ceux qui ne voudront lire que les Nouvelles, on a eu ſoin de compoſer les Diſcours des Interlocuteurs d'un Caractère plus gros que celui des Nouvelles.

VIE
DE BOCACE.

JEAN BOCCACCIO, ou *Bocace*, iſſu de parens peu riches, quoique ſes aïeux euſſent long-temps occupé à Florence les premières places de la Magiſtrature, naquit en 1313 à Certaldo, petite ville de Toſcane, peu éloignée de la Capitale. Il fit ſes premières études ſous *Jean de Strada*, fameux Grammairien de ſon temps, qui tenoit ſon École à Florence. Ses progrès rapides, & le goût qu'il montroit pour la Littérature, n'empêchèrent point *Boccaccio di Chellino*, ſon père, de le deſtiner

au commerce. Il l'obligea de renoncer au latin pour ſe livrer à l'arithmétique ; & dès qu'il fut en état de tenir les livres de compte, il le plaça chez un Négociant qui l'amena à Paris.

Plus fidèle à ſes inclinations qu'à ſes devoirs de Commis, *Bocace*, dégoûté du Commerce, négligea les affaires du Négociant, & le força, par ce moyen, d'engager ſes parens à le rappeler. De retour dans ſa Patrie, après ſix ans d'abſence, on lui fit étudier le Droit Canonique, dont la ſcience conduiſoit alors aux honneurs & à la fortune ; mais l'étude des Loix étoit trop aride pour flatter le goût d'un jeune homme épris des charmes de la Littérature, & doué d'une imagination auſſi vive que féconde ; auſſi donna-t-il plus de temps à la lecture des Poëtes, des Orateurs &

des Hiſtoriens du ſiècle d'*Auguſte*, qu'aux Leçons du fameux *Cino* de Piſtoie, qui expliquoit alors le Code; & quand il fut devenu ſon maître, par la mort de ſon père, il ne cultiva plus que les Muſes.

Le premier uſage de ſa liberté, fut d'aller voir *Pétrarque* à Veniſe, qui, charmé de ſon eſprit & ſurtout de ſon caractère, par l'analogie qu'il avoit avec le ſien, ſe lia avec lui de l'amitié la plus étroite & la plus digne d'être propoſée pour modèle aux Gens-de-Lettres. Quoiqu'ils couruſſent tous deux la même carrière, on n'apperçoit pas que la plus légère aigreur ait jamais altéré leurs ſentimens. Perſonne n'a plus loué *Pétrarque* & ſes Ouvrages que *Bocace;* & perſonne n'a montré plus d'eſtime pour *Bocace* que ce Poëte célèbre.

Pendant ſon ſéjour à Veniſe, *Bocace* eut occaſion de connoître un Savant de Theſſalonique, fort verſé dans la Littérature grecque, nommé *Léonce Pilate.* Comme il étoit jaloux d'apprendre la Langue d'*Homère* & de *Thucydite*, pour lire dans l'Original ces Auteurs qu'il ne connoiſſoit que par des Traductions latines, il perſuada à ce Savant d'aller s'établir à Florence, & le prit chez lui juſqu'à ce qu'il lui eût procuré une Chaire de Profeſſeur pour expliquer les Auteurs grecs. C'eſt ce qu'il nous apprend lui-même dans ſon Livre *de la Généalogie des Dieux*, écrit en latin, & où il le cite ſouvent, non que ce Profeſſeur eût compoſé des Ouvrages, mais parce que *Bocace* avoit eu ſoin d'écrire dans ſes Recueils pluſieurs des choſes qu'il avoit appriſes de lui dans la converſation.

La famille de *Pétrarque* avoit été chaſſée de Florence avec les Gibelins, dès le commencement du quatorzième ſiècle. La célébrité que ce Poëte, alors retiré à Padoue, s'étoit acquiſe par ſes Ouvrages & par les honneurs diſtingués qu'ils lui avoient mérités, détermina les Florentins à lui députer un Ambaſſadeur chargé de négocier ſon retour, en offrant de lui rendre, des deniers publics, tous les biens que ſon père *Petraccolo* avoit poſſédés. *Bocace* fut choiſi d'une voix unanime pour cette commiſſion. Il eut enſuite l'honneur d'être employé à des négociations plus importantes. Ses Concitoyens lui confièrent pluſieurs fois les intérêts de la République, auprès des Princes qui pouvoient lui nuire ou la protéger; &, dans toutes ces circonſtances, il juſtifia l'opinion

qu'on avoit eue de ſon zèle & de ſon habileté.

Les Biographes Italiens & François, qui parlent de *Bocace*, s'étendent beaucoup ſur ſes Ouvrages, & ne diſent preſque rien des événemens de ſa vie. Aucun n'en fixe les époques : on ne connoît de bien poſitives, que celles de ſa naiſſance & de ſa mort. On ſait qu'il voyagea long-temps, qu'il parcourut les principales villes d'Italie ; mais on ignore en quel temps de ſon âge. Voici ce que nous avons recueilli de plus intéreſſant dans les différens Auteurs qui ont écrit ſa Vie ou commenté ſes Ecrits.

Après qu'il eut quitté la France, il ſe rendit à Naples où il paſſa quelques jours. Là, ſe trouvant par haſard ſur le tombeau de *Virgile*, il ſe ſentit ſaiſi d'un ſi profond reſpect pour ce grand Poëte, qu'il

baiſa la terre qui avoit reçu ſes cendres. Le ſouvenir du plaiſir qu'il avoit éprouvé à la lecture de ſes Ouvrages, réveillant ſon premier goût pour les Lettres, il jura dès ce moment de renoncer entiérement à l'état qu'il avoit d'abord embraſſé, par condeſcendance pour ſes parens.

Il fit un ſecond voyage à Naples; &, comme il étoit déjà connu par pluſieurs Ouvrages, il fut bien accueilli à la Cour. *Robert* étoit alors ſur le trône de Sicile; &, s'il faut en croire le *Taſſoni*, *Sanſovino*, & quelques autres Auteurs, *Bocace* devint amoureux & obtint les faveurs de la Fille naturelle de ce Prince. Un gravé Hiſtorien (*a*) aſſure qu'il

(*a*) *Antoine Ciccatelli*, dans ſon Hiſtoire des Papes, Vie d'*Urbin VI*.

brûla auſſi du plus tendre amour pour *Jeanne*, Reine de Naples & de Jéruſalem, & que c'eſt d'elle-même qu'il a voulu parler dans ſon DÉCAMÉRON, ſous le nom de *Fiammetta* ou *Flamette*. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il étoit né avec un penchant extrême pour les femmes; qu'il les a aimées paſſionnément, & que l'habit eccléſiaſtique qu'il prit, avec la tonſure, vers l'âge de vingt-quatre ans, ne l'empêcha pas de leur faire publiquement leur cour. C'eſt pour elles, pour les amuſer, pour ſe les rendre favorables, qu'il compoſa ſes Contes, ainſi qu'il en convient lui-même dans l'eſpèce de Préface qu'il a miſe à la tête de la quatrième *Journée*. Il eut pluſieurs enfans de ſes maîtreſſes, une fille, entre autres, nommée *Violante*, qui lui fut chère, & qui mourut fort jeune. Son

Son goût pour la galanterie ne s'éteignit qu'à l'âge de cinquante ans. Il vécut depuis dans la plus exacte régularité, se repentant sincérement de tous les égaremens qu'il avoit à se reprocher, & qu'il n'eût sans doute pas portés si loin, si les mœurs de son temps avoient été moins libres. Comme il n'eut jamais d'ambition, il passa la plus grande partie de ses jours dans la pauvreté; car il avoit vendu, pour acheter des Livres, le peu de bien dont il hérita de ses parens. Il passa les dernières années de sa vie à Certaldo, où il mourut en 1375, regretté de tous ceux qui l'avoient connu.

Bocace étoit d'une figure agréable, quoique peu régulière. Il avoit le visage rond, le nez un peu écrasé, les lèvres grosses, mais vermeilles, une petite cavité au men-

ton, qui lui donnoit un ſourire agréable. Ses yeux étoient vifs & pleins de feu. Il avoit la phyſionomie ouverte & gracieuſe. Sa taille étoit haute, mais un peu épaiſſe. Tel eſt à peu près le portrait que *Philippe Villani*, ſon contemporain, nous fait de ſa perſonne.

Quant à ſon caractère, il étoit doux, affable & fort gai, ou plutôt fort joyeux; car *Bocace* faiſoit plus rire qu'il ne rioit lui-même. Tels ont été parmi nous *Rabelais* & *la Fontaine*, ſes imitateurs. Ami tendre, il eut toujours cette indulgence pour les défauts d'autrui, ſans laquelle il n'eſt point d'amitié durable & ſolide. Il fut lié avec tous les Gens-de-Lettres de ſon temps.

Son ſavoir étoit immenſe pour ſon ſiècle, où l'on ne jouiſſoit

pas encore des richeſſes littéraires que l'Imprimerie a ſi promptement répandues. C'eſt à lui qu'on doit la conſervation d'un grand nombre d'Auteurs Grecs anciens.

Outre le DÉCAMÉRON, il a laiſſé pluſieurs autres Ouvrages qui, pour être moins connus, n'en ſont pas moins eſtimables. La plupart ſont écrits en latin & d'un ſtyle digne du ſiècle d'*Auguſte*. Tel eſt celui qui a pour titre *de la Généalogie des Dieux*, ſuivi d'un traité des Montagnes, des Mers, des Fleuves, &c. Ouvrage infiniment utile pour l'intelligence des Poëtes Grecs & Latins. Il fut imprimé à Bâle en 1532, avec des Notes de *Jacques Micyllus*.

Il compoſa pluſieurs Poëmes dans la Langue Toſcane, qui annoncent une imagination auſſi féconde que brillante. Les plus ré-

pandus ſont le *Ninfane Fieſolano*, où il chante les amours & les aventures d'*Affrico* & de *Menſola*, perſonnages de ſon invention; & *la Théſéide* ou les actions de *Théſée*, en ſtances de huit vers; manière de verſifier qu'il a le premier employée dans la Poéſie héroïque, & qui a eu beaucoup d'imitateurs parmi les Poëtes Italiens. Le plus connu de ſes Ouvrages en proſe, après le DÉCAMÉRON, eſt celui qui a pour titre, *il Labyrinto d'Amore*, ou l'*Amoroſa Viſione*, dont on trouvera un Abrégé à la fin de la *IXe. Journée*.

Il avoit compoſé beaucoup d'autres Poëmes que ceux dont nous avons parlé; mais il les jetta au feu, dès qu'il eût lu les Poéſies de *Pétrarque*. Il eſt vrai que ſes vers ſont foibles d'expreſſion &

d'images, mais combien de Poëtes plus médiocres ſont incapables d'un pareil ſacrifice? La foibleſſe de la verſification de *Bocace*, n'a point empêché qu'on ne l'ait mis au nombre des trois premiers Poëtes de ſon ſiècle; mais on s'accorda à ne lui donner que le dernier rang dans ce triumvirat poëtique, dont *le Dante* occupoit le premier, & *Pétrarque* le ſecond.

C'eſt ſur-tout par le DÉCAMÉRON que *Bocace* s'eſt immortaliſé. Cet Ouvrage eſt traduit dans toutes les Langues vivantes, & l'on en compte cinq ou ſix cents éditions. Quatre ſiècles ne lui ont rien fait perdre de ſa réputation, & il tient une des premières places parmi les Auteurs claſſiques d'Italie, tant le ſtyle en eſt pur, élégant & naturel. Peu de Productions lit-

téraires ſuppoſent une auſſi grande fécondité d'imagination. C'eſt une ſource où les Poëtes & les Romanciers de toutes les Nations ont puiſé les ſujets les plus piquants de leurs Ouvrages.

Au reſte, quoique *Bocace* ſe fût permis dans ſa jeuneſſe quelques traits impies qui pourroient faire douter de ſa Religion, il eſt très-certain qu'il paſſa les dernières années de ſa vie, de manière à perſuader qu'il étoit ſincérement pénétré de la vérité du Chriſtianiſme. Il pouſſa même juſqu'à l'excès la mortification & les jeûnes, & ſe recommanda par ſon Teſtament aux prières de l'Egliſe. « On voit, » par ce Teſtament, dit *Monta-* » *gne* » (qui le trouva dans un paquet de Livres qu'il avoit achetés à Florence), « à quelle étonnante » pauvreté, à quelle miſère étoit

» réduit ce grand homme. Il ne » laiſſe à ſes parentes & à ſes » ſœurs, que des draps & quelques » pièces de ſon lit; ſes Livres à » un certain Religieux, à condi- » tion de les communiquer à qui- » conque dont il ſera requis. Il » met en compte juſqu'aux uſten- » ſiles & aux meubles les plus vils : » enfin il ordonne des Meſſes & » ſa ſépulture ».

Bocace fut enterré à Certaldo, dans la Chapelle de *Saint-Jacques*, appellée autrement *la Canonica*, & l'on mit ſur ſon tombeau cette Épitaphe, qu'il avoit lui-même compoſée dans ſa dernière maladie.

Hac ſub mole jacent cineres, ac oſſa Joannis,
Mens ſedet ante Deum, meritis ornata Laborum :
Mortalis vitæ genitor Boccaccius illi
Patria Certaldum, ſtudium fuit alma Pœſis.

CONTES DE BOCACE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

INTRODUCTION.

L'Auteur apprend à quelle occaſion pluſieurs perſonnes s'aſſemblèrent pour raconter des Hiſtoires.

QUAND je ſonge, SEXE AIMABLE, que vous avez naturel-

lement le cœur ſenſible & compatiſſant, je ne doute point que cette Introduction ne vous cauſe de l'ennui & du dégoût, par le ſouvenir affreux qu'elle va vous retracer de cette terrible Peſte, qui fit de ſi cruels ravages dans les lieux où elle pénétra. Mon deſſein n'eſt cependant pas de vous détourner, par ce tableau, de la lecture de cet Ouvrage; mais de vous rendre plus agréables les choſes qui ſuivront ce triſte préliminaire. Un voyageur, qui gravit avec peine au haut d'une montagne eſcarpée, goûte un plus doux plaiſir, lorſque, parvenu au ſommet, il découvre devant lui une plaine vaſte & délicieuſe. De même, SEXE CHARMANT, j'oſe vous promettre que la ſuite vous dédommagera amplement de l'ennui que pourra vous cauſer ce

commencement. Ce n'eſt pas que je n'euſſe déſiré de vous conduire, par un ſentier moins pénible, dans les lieux agréables que je vous annonce, & que je n'euſſe volontiers commencé par les Hiſtoires divertiſſantes que je publie; mais le récit que je vais faire, doit néceſſairement les précéder. On y apprendra & ce qui les a fait naître, & quels ſont les perſonnages qui vont les raconter.

L'an 1348, la Peſte ſe répandit dans Florence, la plus belle (*a*) de toutes les villes d'Italie. Quelques années auparavant, ce fléau

(*a*) Cela pouvoit être vrai du temps de *Bocace*; mais aujourd'hui Rome, Naples, & pluſieurs autres villes d'Italie, peuvent le diſputer de beauté à Florence.

s'étoit fait reſſentir dans diverſes contrées d'Orient, où il enleva une quantité prodigieuſe de monde. Ses ravages s'étendirent juſques dans une partie de l'Occident, d'où nos iniquités, ſans doute, l'attirèrent dans notre ville. Il y fit, en très-peu de jours, des progrès rapides, malgré la vigilance des Magiſtrats, qui n'oublièrent rien pour mettre les habitans à l'abri de la contagion. Mais ni le ſoin qu'on eut de nettoyer la ville de pluſieurs immondices, ni la précaution de n'y laiſſer entrer aucun malade, ni les prières & les proceſſions publiques, ni d'autres réglemens très-ſages, ne purent les en garantir.

Cette Peſte ne ſe manifeſta point ici de la même manière dont elle s'étoit manifeſtée en Orient, où elle

elle s'annonçoit preſque toujours par un ſaignement de nez, qui étoit le ſigne ordinaire d'une mort prochaine. Chez nous, les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui en étoient attaquées, ſentoient naître d'abord, près des parties de la génération, ou ſous les aiſſelles, des tumeurs qui inſenſiblement devenoient auſſi groſſes que des œufs, & quelquefois davantage, ſelon la conſtitution des tempéramens. Peu de temps après, ces vilaines tumeurs, auxquelles le vulgaire donnoit le nom de *boſſes*, gagnoient les autres parties du corps; &, dès ce moment il n'y avoit plus de reſſource.

Cette funeſte maladie ne s'annonça pas toujours par les mêmes ſymptômes. On la vit ſe manifeſter enſuite par des taches noires ou blanchâtres, tantôt grandes &

peu nombreuſes, tantôt petites & en grand nombre. Celui qui en étoit attaqué, en avoit ſur tous les membres; mais principalement aux bras & aux cuiſſes. Ces taches étoient le ſigne d'une mort inévitable, comme la tumeur l'avoit été dans l'origine. L'art de la Médecine étoit impuiſſant, pour empêcher le mal de faire des progrès. Les malheureux qui en étoient atteints, mouroient preſque tous le troiſième jour, quelquefois plutôt, & le plus ſouvent ſans aucun ſymptôme de fièvre ou autre accident.

Mais ce qui doit faire juger combien cette Peſte étoit violente & terrible, c'eſt qu'elle ſe communiquoit aux perſonnes ſaines qui touchoient les malades, avec la même activité que le feu ſe communique aux matières les plus com-

buſtibles : bien plus, il ſuffiſoit de toucher leurs habits pour gagner leur mal. Choſe étonnante que je ne croirois pas, ſi je ne l'avois vue de mes propres yeux, & que je n'oſerois écrire, ſi pluſieurs perſonnes dignes de foi n'en avoient été témoins comme moi! Deux animaux immondes, ayant remué avec leur grouin, & pris enſuite avec leurs dents, des linges qu'on avoit jettés dans la rue, & qui avoient ſervi à quelque peſtiféré, eurent à peine fait deux ou trois tours, qu'ils tombèrent morts ſur la place.

Ces accidens, & pluſieurs autres, dont je crois devoir épargner le récit au Lecteur, allarmèrent ſi fort les eſprits, que chacun ne ſongeant qu'à ſoi, on vit la charité ſe refroidir & s'éteindre tout-à-fait parmi ceux que la con-

tagion avoit reſpectés. On s'abſtenoit non-ſeulement de viſiter les malades, & de leur apporter du ſecours, on évitoit encore avec ſoin de s'approcher de tout ce qui avoit ſervi à leur uſage.

Pluſieurs Citoyens s'imaginant que la tempérance & la ſobriété pouvoient être un préſervatif contre l'épidémie, ſe réunirent & s'enfermèrent, par bandes, dans des maiſons où il n'y avoit aucun malade. Là, ſéparés de toute autre ſociété, ils vivoient ſans recevoir aucun étranger, ſans vouloir même avoir aucune ſorte de communication avec les gens du dehors, uſant de viandes délicates, & en petite quantité, buvant des vins excellens, ne s'occupant que de jeu, de muſique & de danſe, goûtant, en un mot, tous les plaiſirs qu'il étoit en leur pouvoir de ſe procurer.

D'autres, d'une opinion contraire, couroient çà & là, uniquement occupés à bien boire, à manger de tout avec excès, à chanter, à ſe réjouir, à contenter tous leurs appétits, à vivre enfin ſans règle & ſans aucune eſpèce de crainte ni de retenue. Ils parcouroient nuit & jour les cabarets & les auberges; puis ils alloient dans les maiſons des particuliers où ils jugeoient qu'ils pourroient ſatisfaire plus facilement leurs goûts, & qui étoient devenues communes, par l'abandon que chacun en avoit fait. Des hommes ſans frein portèrent dans tous les quartiers de la ville, la licence la plus effrénée; de ſorte que les Loix divines & humaines ſembloient être entièrement abolies. La mort des Magiſtrats, ou le peu d'autorité de ceux qui vivoient en

core, ſembloient favoriſer tous les déſordres.

Pluſieurs Citoyens tenoient un juſte milieu entre les excès où ſe livroient ces deux eſpèces d'hommes : ils ne vivoient pas auſſi ſobrement que les premiers, & n'étoient pas auſſi diſſolus que les ſeconds. Ils uſoient de toutes choſes ſelon leur beſoin. Pour fuir l'air enfermé, ils ſe promenoient continuellement dans les rues & dans les places publiques, portant à leurs mains des bottes de fleurs, des herbes odoriférantes, d'autres aromates, dont ils reſpiroient fréquemment les odeurs, croyant éloigner d'eux, par ce moyen, l'air infecté par la puanteur des morts & des mourans.

Il y en eut, qui, perſuadés que la fuite étoit le meilleur de tous les préſervatifs, abandonnèrent

leurs maiſons, leur biens, leurs parens, pour ſe retirer dans les villages des environs de Florence; comme ſi Dieu, irrité de nos iniquités, avoit réſolu la ruine totale de cette ville, & que ſa colère ne dût tomber que ſur ceux qui ſe trouveroient enfermés dans ſon enceinte. Ils ſe trompèrent. Pluſieurs ſe virent pourſuivis par la contagion; &, comme ils avoient, les premiers, donné l'exemple de la fuite, ils furent, à leur tour, abandonnés de leurs propres camarades, & périrent miſérablement.

Enfin, on vit alors non-ſeulement les Citoyens ſe fuir les uns les autres, le voiſin ſe montrer indifférent ſur le ſort de ſon voiſin, les parens redouter les viſites de leurs parens; on vit encore l'oncle éviter le neveu, le frère

délaiſſer ſa ſœur, la ſœur ſe ſéparer du frère, & ſouvent le mari s'arracher des bras de ſa femme juſqu'alors ſi chérie. Ce qu'il y eut de plus étonnant & de plus difficile à croire, les pères & les mères ſe conduiſoient, à l'égard de leurs propres enfans, comme s'ils leur euſſent été tout-à-fait étrangers, & les laiſſoient mourir ſans leur donner le moindre ſecours.

Il ne reſtoit donc, à ceux qui tomboient malades, que la reſſource de ſe faire ſecourir par leurs amis, (& Dieu ſait ſi le nombre en étoit petit!) ou par des hommes mercenaires, qui mettoient leurs ſervices à des prix exceſſifs, parce que le nombre de ces ſortes de ſerviteurs diminuoit tous les jours. On n'en trouvoit preſque plus parmi les femmes : c'eſt ce

qui détermina les perſonnes de ce ſexe, quel que fût leur âge, leur condition, leur beauté, de ſe faire ſervir par des hommes, lorſqu'elles tomboient malades; elles ne refuſoient même pas le ſervice des jeunes gens, tant la crainte de la mort l'emportoit ſur l'amour des bienſéances. Elles ne faiſoient pas non plus difficulté de leur découvrir les parties les plus cachées de leur corps, lorſque la néceſſité du mal le demandoit. Il arriva de-là que pluſieurs, qui n'avoient été malades que de frayeur, ou qui eurent véritablement le bonheur de guérir du mal de la Peſte, furent dans la ſuite moins modeſtes & moins retenues.

La multitude des victimes qui ſuccombèrent ſous ce terrible fléau, empêcha qu'on ne ſuivît pluſieurs uſages juſqu'alors obſervés, & en

introduiſit pluſieurs juſqu'alors inconnus. Autrefois, comme cela ſe pratique encore aujourd'hui, quand quelqu'un mouroit, les parentes, les amies, les voiſines, s'aſſembloient dans la maiſon du trépaſſé, pour le pleurer avec ſes plus proches ; les hommes, de leur côté, en faiſoient autant dans la maiſon ſituée vis-à-vis celle du mort : les uns & les autres l'accompagnoient enſuite juſqu'au tombeau ; le cortége étoit précédé d'un Clergé plus ou moins nombreux, ſelon la qualité du défunt, dont le corps étoit toujours porté avec pompe, par des gens de ſon état, à la lueur d'une infinité de torches & de flambeaux ; les rues & l'Egliſe déſignée pour la ſépulture, retentiſſoient de chants funèbres. Mais, dans ce temps malheureux, dès les premiers jours

même que la Peſte commença à faire des progrès, tous ces uſages ceſſèrent : les vivans ne donnoient plus de larmes aux morts ; les femmes mêmes, ſi ſuſceptibles de douleur & de pitié, voyoient d'un œil ſec & indifférent la mort de leurs proches, de leurs frères, de leurs époux ; le ſeul ſoin de leur conſervation les occupoit entiérement. Quelques perſonnes de la lie du peuple, qui ſe faiſoient appeler Foſſoyeurs, accompagnés de trois ou quatre Prêtres, qui récitoient de courtes prières, ſuffiſoient pour la ſépulture des riches, qu'on jetoit à la hâte dans la première foſſe qui ſe préſentoit.

Dans cette affreuſe déſolation, le ſort des pauvres, des artiſans, & même des bourgeois, étoit cent fois plus triſte & plus déplorable, ayant moins de reſſources pour ſe

préſerver de la contagion ; ils tomboient malades par milliers, & le défaut de ſecours accéléroit leur trépas. Ils étoient tellement abandonnés, que les voiſins n'étoient ordinairement inſtruits de leur mort, que par l'infection de leurs cadavres. La crainte de la contagion, plutôt que la charité, obligeoit alors ceux-ci d'aller, avec précaution, enlever le corps de ces malheureux, pour les réunir à ceux qui avoient expiré dans les rues. Il y avoit, dans preſque tous les carrefours, de grandes bières deſtinées à les recevoir ; & l'on a vu pluſieurs fois le père, la mère & les enfans entaſſés les uns ſur les autres dans un de ces larges cercueils. Les Prêtres, de toutes les Paroiſſes, n'étoient occupés, du matin au ſoir, qu'à faire des enterremens, &, pour avancer

cer plus vîte en beſogne, ils ſe diſpenſoient le plus ſouvent de réciter leurs *Oremus*. Enfin, la terre ſainte ne pouvant ſuffire à la multitude des morts, on fut obligé de creuſer ailleurs des foſſes profondes, dont une ſeule pouvoit en contenir juſqu'à cent. On les y plaçoit de la même façon qu'on range des ballots de marchandiſes dans un navire, & l'on ſe contentoit de les couvrir d'un peu de terre.

Cette cruelle Peſte ne fit pas moins d'affreux ravages dans les environs de Florence. Pluſieurs châteaux, pluſieurs bourgs, & des villages entiers, furent entièrement dépeuplés. Les pauvres laboureurs, leurs femmes, leurs enfans, dépourvus de toute eſpèce de ſecours, mouroient çà & là dans les champs : les chemins étoient

jonchés de leurs cadavres. Ceux qui leur ſurvivoient, s'attendoient de jour en jour à éprouver le même ſort ; ils abandonnoient la culture de la terre, & ne ſongeoient qu'à conſommer les fruits qu'ils avoient recueillis. Les troupeaux erroient par-tout à l'aventure, & retournoient le ſoir au village ſans conducteur.

Mais, pour finir tous ces tableaux affligeans, & exprimer d'un ſeul trait tous les ravages que fit cette horrible Peſte, diſons que, durant l'intervalle du mois de Mars à celui de Juillet ſuivant, la ſeule ville de Florence perdit plus de cent mille habitans. Que de palais, que d'hôtels, occupés autrefois par des familles nombreuſes, ſont maintenant inhabités, ſans ſervir même de logement à un ſimple portier ! Que de grands

noms enſevelis dans l'oubli ! Que de nobles familles éteintes ! Que de riches héritages ſans ſucceſſeurs ! Combien de perſonnes honnêtes & vertueuſes, combien de femmes jeunes & jolies, de jeunes gens aimables & courageux, que non-ſeulement tout Médecin, mais que *Galien*, *Hippocrate* & *Eſculape* même, s'ils vivoient, auroient jugés bien portans & robuſtes, a-t-on vu dîner avec leurs parens & leurs amis, & le ſoir s'en aller ſouper (*a*) en l'autre monde avec leurs prédéceſſeurs !

(*a*) Cette image, qui eſt mot à mot dans l'original, eſt peu noble ſans doute ; mais, comme c'eſt une de ces expreſſions caractériſtiques, qui décèlent la trempe d'eſprit de celui qui les emploie, nous avons cru devoir la conſerver.

Mais écartons ces affligeantes images, qui m'attriſtent moi-même ; bornons là le récit de tant de malheurs, pour en venir à des ſujets agréables.

J'ai appris d'une perſonne digne de foi, que, pendant le temps de cette calamité, un mardi matin, ſept jeunes Dames, en habit de deuil, comme la circonſtance préſente ſembloit l'exiger, ſe rencontrèrent dans l'Egliſe de *Sainte Marie-la-Nouvelle.* La plus âgée avoit à peine accompli vingt-huit ans, & la plus jeune n'en avoit pas moins de dix-huit. Elles étoient toutes unies par les liens du ſang, ou par ceux de l'amitié ; toutes de bonne maiſon, belles, ſages, honnêtes, & remplies d'eſprit. Je ne les nommerai pas par leur propre nom, parce que les Contes que je publie étant leur ouvrage, & les

loix du plaiſir & de l'amuſement étant plus ſévères aujourd'hui qu'elles ne l'étoient alors, je craindrois, par cette indiſcrétion, de bleſſer la mémoire des unes, & l'honneur de celles qui vivent encore. Je ne veux pas d'ailleurs fournir aux eſprits envieux & malins, des armes pour s'égayer ſur leur compte : mais, afin de pouvoir faire connoître ici ce que diſoit chacune de ces Dames, je leur donnerai un nom conforme, en tout ou en partie, à leur caractère & à leurs qualités. Je nommerai la première, qui étoit la plus âgée, *Pampinée ;* la ſeconde, *Flamette ;* la troiſième, *Philomène ;* la quatrième, *Emilie ;* la cinquième, *Laurette ;* la ſixième, *Néiphile ;* & je donnerai, non ſans ſujet, à la dernière, le nom d'*Eliſe.*

Ces Dames, s'étant donc ren-

contrées, par haſard, dans un coin de l'Egliſe, s'approchèrent l'une de l'autre, après que l'Office fut fini, & formèrent un cercle. Elles pouſsèrent d'abord de grands ſoupirs, en ſe regardant mutuellement, & commencèrent à s'entretenir ſur le fléau qui déſoloit leur Patrie. Madame *Pampinée* prit auſſi-tôt la parole : MES CHÈRES DAMES, dit-elle, vous avez ſans doute, ainſi que moi, oui dire que celui qui uſe honnêtement de ſon droit, ne fait injure à perſonne. Rien n'eſt plus naturel à tout ce qui reſpire, que de chercher à défendre & à conſerver ſa vie autant qu'il le peut. Ce ſentiment eſt ſi légitime, qu'il eſt ſouvent arrivé que, par ce motif, on a tué des hommes, ſans être jugé criminel, ou du moins digne de châtiment. S'il eſt des cas où une

telle conduite eſt autoriſée par les loix, qui n'ont pour objet que l'ordre & le bonheur de la ſociété, à plus forte raiſon pouvons-nous, ſans offenſer perſonne, chercher & prendre tous les moyens poſſibles pour la conſervation de notre vie. Quand je réfléchis ſur ce que nous venons de faire ce matin, ſur ce que nous avons fait les autres jours, & ſur les propos que nous tenons en ce moment, je juge, & vous le jugez tout comme moi, que chacune de nous craint pour elle-même; & il n'y a là rien d'étonnant. Mais, ce qui me ſurprend fort, c'eſt que douées, comme nous le ſommes, d'un jugement de femme, nous n'uſions pas de quelque remède contre ce qui fait l'objet de nos juſtes craintes. Il ſemble que nous demeurons ici pour te-

nir regiſtre de tous les morts qu'on apporte en terre, ou pour écouter ſi ces Religieux, dont le nombre eſt preſque réduit à rien, chantent leur office à l'heure préciſe; ou pour montrer, par nos habits, à quiconque vient ici, les marques de notre infortune & de l'affliction publique. Si nous ſortons de cette Egliſe, nous ne voyons que morts ou que mourans qu'on tranſporte çà & là; nous rencontrons des ſcélérats autrefois bannis de la ville pour leurs crimes, & qui aujourd'hui profitent du ſommeil des Loix pour les enfreindre de nouveau. Nous voyons les plus mauvais ſujets de Florence (qui, engraiſſés de notre ſang, ſe font nommer *Foſſoyeurs*) courir à cheval dans tous les quartiers, & nous reprocher, dans leurs chanſons déshonnêtes, nos pertes & nos mal-

heurs; enfin nous n'entendons partout que ces paroles : Tels ſont morts, tels vont mourir; &, s'il y avoit encore des Citoyens ſenſibles, nos oreilles ſeroient ſans ceſſe frappées de plaintes & de gémiſſemens. Je ne ſais ſi vous l'éprouvez comme moi; mais, quand je rentre au logis, & que je n'y trouve que ma ſervante, j'ai une ſi grande peur, que tous mes cheveux ſe dreſſent ſur la tête. En quelque endroit que j'aille, il me ſemble que je vois l'ombre des trépaſſés, non pas avec le même viſage qu'ils avoient pendant leur vie, mais avec un regard horrible & des traits hideux, qui leur ſont venus je ne ſais d'où. Je ne puis goûter nulle part un moment de tranquillité....

Ses Compagnes l'ayant interrompue pour lui dire que leur ſort

étoit tout auſſi déſagréable que le ſien, elle reprit auſſi-tôt la parole, pour leur faire remarquer que de toutes les perſonnes qui avoient un endroit à pouvoir ſe retirer hors de la ville, elles étoient peut-être les ſeules qui n'en euſſent pas profité ; qu'il y avoit une ſorte d'indécence attachée au ſéjour de Florence, depuis que la corruption, fruit du déſordre général, s'y étoit introduite ; qu'elle étoit ſi grande, que les Religieuſes, ſans reſpect pour leurs vœux, ſortoient de leur couvent, & ſe livroient ſans meſure aux plaiſirs les plus charnels, ſous prétexte que ce qui convenoit aux autres femmes devoit leur être permis. D'après cela, MESDAMES, que faiſons-nous ici, ajouta-t-elle avec vivacité ? Qu'y attendons-nous ? A quoi penſons-nous ? Pourquoi ſommes-nous plus

indolentes ſur le ſoin de notre conſervation & de notre honneur, que tout le reſte des Citoyens ? Nous jugeons-nous moins précieuſes que les autres, ou nous croyons-nous d'une nature différente, capable de réſiſter à la contagion ? Quelle erreur ſeroit la nôtre ! Pour nous détromper, rappellons-nous ce que nous avons vu, & ce qui ſe paſſe même encore ſous nos yeux. Que de femmes jeunes comme nous, que de jeunes gens aimables, frais & bien conſtitués, ont été les triſtes victimes de l'épidémie ! Ainſi, pour ne pas éprouver un pareil ſort, qu'il ne ſera peut-être pas dans deux jours en notre pouvoir d'éviter, mon avis ſeroit, ſi vous le trouvez bon, que nous imitaſſions ceux qui ſont ſortis ou qui ſortent de la ville, & que, fuyant la

mort & les mauvais exemples qu'on donne ici, nous nous retiraſſions honnêtement dans quelqu'une de nos Maiſons de campagne, pour nous y livrer à la joie & aux plaiſirs, ſans toutefois paſſer en aucune manière les bornes de la raiſon & de l'honneur. Là, nous entendrons le doux chant des petits oiſeaux; nous contemplerons l'agréable verdure des plaines & des côteaux; nous jouirons de la beauté de mille eſpèces d'arbres chargés de fleurs & de fruits: les épis ondoyans nous offriront l'image d'une mer doucement agitée. Là, nous verrons plus à découvert le ciel, qui, quoique courroucé, n'étale pas moins ſes beautés, mille fois plus agréables que les murailles de notre Cité déſerte. A la campagne, l'air eſt beaucoup plus pur, plus frais; nous y trouverons

verons en abondance tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. Nos yeux n'y ſeront pas du moins fatigués de voir ſans ceſſe des morts ou des malades; car, quoique les villageois ne ſoient pas à l'abri de la Peſte, le nombre des peſtiférés y eſt beaucoup plus petit, proportions gardées. D'ailleurs, faiſons attention que nous n'abandonnons ici perſonne; nous pouvons dire au contraire que nous y ſommes abandonnées. Nos époux, nos parens, nos amis, fuyant le danger, nous ont laiſſées ſeules, comme ſi nous ne leur étions attachées par aucun lien. Nous ne ſerons donc blâmées de perſonne, en prenant le parti que je vous propoſe. Songez que, ſi nous refuſons de l'embraſſer, il ne peut que nous arriver quelque choſe de triſte & de fâcheux. Ainſi, ſi vous

voulez me croire, prenant avec nous nos ſervantes, & tout ce qui nous eſt néceſſaire, nous irons, dès aujourd'hui, parcourir les lieux les plus agréables de la campagne, pour y prendre tous les divertiſſemens de la ſaiſon, juſqu'à ce que nous voyons quel train prendront les calamités publiques. Faites attention ſur-tout, MESDAMES, que l'honneur même nous invite à ſortir d'une ville où règne un déſordre général, & où on ne peut demeurer plus long-temps, ſans expoſer ſa vie ou ſa réputation.

Ce diſcours de Madame *Pampinée* reçut une approbation générale. Ses Compagnes furent ſi enchantées de ſon projet, qu'elles avoient déjà cherché en elles-mêmes des moyens pour l'exécution, comme ſi elles euſſent dû

partir ſur l'heure. Cependant Madame *Philomène*, femme très-ſenſée, crut devoir leur communiquer ſes obſervations. — Quoique ce que vient de propoſer Madame *Pampinée* ſoit très-raiſonnable, & très-bien vu, dit-elle, il ne ſeroit pourtant pas ſage de l'exécuter ſur le champ, comme il ſemble que nous voulons le faire. Nous ſomme femmes, & il n'en eſt aucune, parmi nous, qui ignore que ſans la conduite de quelque homme, nous ne ſavons pas nous gouverner. Nous ſommes foible, inquiètes, ſoupçonneuſes, craintives & naturellement peureuſes : ainſi, il eſt à craindre que notre ſociété ne ſoit pas de longue durée, ſi nous n'avons un guide & un ſoutien. Il faut donc nous occuper d'abord de cet objet ; ſi nous voulons ſoutenir

avec honneur la démarche que nous allons faire.

Et véritablement, répondit *Eliſe*, les hommes ſont les chefs des femmes. Il ne nous ſera guère poſſible de faire rien de bon, ni de ſolide, ſi nous ſommes privées de leur ſecours. Mais comment pourrons-nous avoir des hommes? Les maris de la plupart de nous ſont morts, & ceux qui ne le ſont pas, courent le monde, ſans que nous ſachions où ils peuvent être actuellement. Prendre des inconnus, ne ſeroit pas décent. Il faut pourtant que nous ſongions à conſerver notre ſanté & à nous garantir de l'ennui, du mieux qu'il nous ſera poſſible.

Pendant qu'elles s'entretiennent ainſi, elles voient entrer dans l'Egliſe trois Jeunes-gens, dont le moins âgé n'avoit pourtant pas

moins de vingt-cinq ans. Les malheurs du temps, la perte de leurs amis, celle de leurs parens, les dangers dont ils étoient eux-mêmes menacés, ne les affectoient pas assez pour leur faire oublier les intérêts de l'amour. L'un d'eux s'appelloit *Pamphile*; l'autre *Philoſtrate*; & le dernier, *Dionéo* : tous trois polis, affables & bien faits. Ils étoient venus en ce lieu dans l'eſpérance d'y rencontrer leurs maîtreſſes, qui effectivement ſe trouvèrent parmi ces Dames, dont quelques-unes étoient leurs parentes.

Madame *Pampinée* ne les eut pas plutôt apperçus; voyez, dit-elle en ſouriant, comme la fortune ſeconde nos projets, & nous préſente à point nommé trois aimables Chevaliers, qui ſe feront un vrai plaiſir de nous accom-

pagner, ſi nous le leur propoſons. O Ciel ! vous n'y penſez pas, s'écrie alors *Néiphile ;* faites bien attention, MADAME, à ce que vous dites. J'avoue qu'on ne peut parler que très-avantageuſement de ces Meſſieurs ; je n'ignore pas combien ils ſont honnêtes ; je conviens encore qu'ils ſont très-propres à répondre à nos vœux, au-delà même de tout ce que nous pouvons déſirer ; mais, comme perſonne n'ignore qu'ils rendent des ſoins à quelques-unes d'entre nous, n'eſt-il pas à craindre, ſi nous les engageons à nous ſuivre, qu'on n'en gloſe, & que notre réputation n'en ſouffre ? N'importe, dit Madame *Philomène* en l'interrompant ; je me moque de tout ce qu'on pourra dire, pourvu que je me conduiſe honnêtement, & que ma conſcience ne me re-

proche rien. Le Ciel & la vérité prendront ma défenſe, en cas de beſoin. Je ne craindrai donc pas de convenir hautement, avec Madame *Pampinée*, que, ſi ces aimables Meſſieurs acceptent la partie, nous n'avons qu'à nous féliciter du ſort qui nous les envoie.

Les autres Dames ſe rangèrent de ſon avis; & toutes, d'un commun accord, dirent qu'il falloit les appeler, pour leur faire la propoſition. Madame *Pampinée*, qui étoit alliée à l'un d'eux, ſe leva, & fut gaiement leur communiquer leur deſſein, & les pria, de la part de toute la Compagnie, de vouloir bien être de leur voyage. Ils crurent d'abord qu'elle plaiſantoit; mais voyant enſuite qu'elle parloit ſérieuſement, ils répondirent qu'ils ſe feroient un vrai plaiſir de les accompagner par-tout où

bon leur ſembleroit. Ils s'avancèrent vers les autres Dames; &, leur cœur plein de joie, ils prirent avec elles tous les arrangemens néceſſaires pour le départ, fixé au lendemain.

Tout le monde fut prêt à la pointe du jour. Chacun arrivé au rendez-vous, on partit gaiement, les Dames accompagnées de leurs ſervantes, & les Meſſieurs de leurs domeſtiques. L'endroit qu'ils avoient d'abord indiqué, n'étoit qu'à une lieue de la ville : c'étoit une petite colline, un peu éloignée, de tous côtés, des grands chemins, couverte de mille tendres arbriſſeaux. Sur ſon ſommet étoit ſitué un Château magnifique. On y entroit par une vaſte cour bordée de galeries. Les appartemens en étoient commodes, rians, & ornés des plus riches peintu-

res. Au tour du château régnoit une ſuperbe terraſſe, d'où la vue s'étendoit au loin dans la campagne. Les jardins, arroſés de belles eaux, offroient le ſpectacle varié de toutes ſortes de fleurs. Les caves étoient pleines de vins excellens, objet plus précieux pour des buveurs, que pour des femmes ſobres & bien élevées.

La Compagnie fut à peine arrivée & réunie dans un ſallon garni de fleurs & d'herbes odoriférantes, que *Dionéo*, le plus jeune & le plus enjoué de tous, commença la converſation par dire : Votre inſtinct, MESDAMES, en nous conduiſant ici, nous a mieux ſervis que n'auroit fait toute notre prudence. Je ne ſais ce que vous avez réſolu de faire de vos ſoucis : pour moi j'ai laiſſé les miens à la porte de la ville. Ainſi

préparez-vous à rire, à chanter, à vous divertir avec moi, ſinon permettez que je retourne promptement à Florence, reprendre ma mauvaiſe humeur. Tu parles comme un ange, répondit Madame *Pampinée*. Oui, il faut ſe réjouir & avoir de la gaieté, puiſque ce n'eſt que pour bannir le deuil & la triſteſſe que nous avons quitté la ville. Mais comme il n'y a point de ſociété qui puiſſe ſubſiſter ſans réglemens, & que c'eſt moi qui ai formé le projet de celle-ci, je crois devoir propoſer un moyen propre à l'affermir & à prolonger nos plaiſirs : c'eſt de donner à l'un de nous l'intendance de nos amuſemens, de lui accorder à cet égard une autorité ſans bornes, & de le regarder, après l'avoir élu, comme s'il étoit effectivement notre ſupérieur & notre maître;

& afin que chacun de nous ſupporte à ſon tour le poids de la ſollicitude, & goûte pareillement le plaiſir de gouverner, je ſerois d'avis que le règne de cette eſpèce de Souverain ne s'étendît pas au-delà d'un jour; qu'on l'élût dès à préſent, & qu'il eût ſeul le droit de déſigner ſon ſucceſſeur, lequel nommeroit pareillement celui ou celle qui devroit le remplacer.

Cet avis fut généralement applaudi, & tous, d'une voix, élurent Madame *Pampinée* pour être Reine, cette première journée. Auſſi-tôt Madame *Philomène* alla couper une branche de laurier dont elle fit une couronne, qu'elle lui plaça ſur la tête, comme une marque de la dignité royale.

Après avoir été proclamée & reconnue Souveraine, Madame *Pampinée* ordonna un profond ſi-

lence, fit appeler les domeſtiques des trois Meſſieurs, & les ſervantes qui n'étoient qu'au nombre de quatre; puis elle parla ainſi : Pour commencer à faire régner l'ordre & le plaiſir dans notre ſociété, & pour vous engager, MESSIEURS & DAMES, à m'imiter à votre tour, à me ſurpaſſer même dans le choix des moyens, je fais *Parmeno*, domeſtique de *Dionéo*, notre Maître-d'hôtel, & le charge en conſéquence de veiller à tout ce qui concernera le ſervice de la table. *Siriſco*, domeſtique de *Pamphile*, ſera notre Tréſorier, & exécutera de point en point les ordres de *Parmeno*. Pour *Tindaro*, domeſtique de *Philoſtrate*, il ſervira non-ſeulement ſon Maître, mais encore les deux autres Meſſieurs, quand leurs propres domeſtiques n'y pourront

ront pas vaquer. Ma femme de chambre & celle de Madame *Philomène* travailleront à la cuisine, & prépareront avec soin les viandes qui leur seront fournies par le Maître d'hôtel. La domestique de Madame *Laurette* & celle de Madame *Flamette* feront l'appartement de chaque Dame, & auront soin d'entretenir dans la propreté la salle à manger, le sallon de compagnie, & généralement tous les lieux fréquentés du Château. Faisons savoir en outre à tous en général, & à chacun en particulier, que quiconque desire de conserver nos bonnes graces, se garde bien, en quelque lieu qu'il aille, de quelque part qu'il vienne, quelque chose qu'il voye ou qu'il entende, de nous apporter ici des nouvelles tant soit peu tristes ou désagréables.

Après avoir ainſi donné ſes ordres, en gros, la Reine permit aux Dames & aux Meſſieurs d'aller ſe promener dans les jardins juſqu'à neuf heures, qui étoit le temps où l'on devoit dîner. La Compagnie ſe ſépare : les uns vont ſous des berceaux charmans, où ils s'entretiennent de mille choſes agréables ; les autres vont cueillir des fleurs, & forment de jolis bouquets qu'ils diſtribuent à ceux qui les aiment. On court, on folâtre, on chante des airs tendres & amoureux.

A l'heure marquée, les uns & les autres rentrèrent dans le Château, où ils trouvèrent que *Parmeno* n'avoit pas mal commencé à remplir ſa charge. Ils furent introduits dans une ſalle embaumée par le parfum des fleurs, & où la table étoit dreſſée. On ſervit

bientôt des mets délicatement préparés : des vins exquis furent apportés dans des vaſes plus clairs que le cryſtal, & la joie éclata pendant tout le repas.

Après le dîné, *Dionéo*, pour obéir aux ordres de *Pampinée*, prit un luth, & *Flamette* une viole. La Reine & toute la Compagnie danſèrent au ſon de ces inſtrumens. Le chant ſuivit la danſe, juſqu'à ce que *Pampinée* jugea à propos de ſe repoſer. Chacun ſe retira dans ſa chambre, & ſe jeta ſur un lit parſemé de roſes. Vers une heure après midi, la Reine s'étant levée, fit éveiller les hommes & les femmes, donnant pour raiſon que le trop dormir nuiſoit à la ſanté. On alla dans un endroit du jardin que le feuillage des arbres rendoit impénétrable aux rayons du ſoleil, où la terre étoit

couverte d'un gazon de verdure ; & où l'on reſpiroit un air frais & délicieux. Tous s'étant aſſis en cercle, ſelon l'ordre de la Reine : le ſoleil, leur dit-elle, n'eſt qu'au milieu de ſa courſe, & la chaleur eſt encore bien vive ; nous ne pourrions en aucun autre lieu être mieux qu'en cet endroit, où le doux Zéphyr ſemble avoir établi ſon ſéjour. Voilà des tables & des échecs pour ceux qui voudront jouer ; mais ſi mon avis eſt ſuivi, on ne jouera point. Dans le jeu, l'amuſement n'eſt pas réciproque ; preſque toujours l'un des joueurs s'impatiente & ſe fâche, ce qui diminue beaucoup le plaiſir de ſon adverſaire, ainſi que celui des ſpectateurs. Ne vaudroit-il pas mieux raconter quelques Hiſtoires, dire quelques jolis Contes, en fabriquer même, ſi l'on n'en ſait pas ? Dans

ces ſortes d'amuſemens, celui qui parle & qui écoute, ſont également ſatisfaits. Si ce parti vous convient, il eſt poſſible que chacun de nous ait raconté ſa petite Nouvelle, avant que la chaleur du jour ſoit tombée; après quoi, nous irons où bon nous ſemblera. Je dois pourtant vous prévenir que je ſuis très-diſpoſée à ne faire en ceci que ce qui vous plaira davantage. Si vous êtes à cet égard d'un ſentiment contraire, je vous laiſſe même la liberté de choiſir le divertiſſement que vous jugerez le meilleur.

Les Dames & les Meſſieurs répondirent unanimement qu'ils n'en connoiſſoient point de plus agréable, que celui qu'elle propoſoit. J'aime les Contes à la fureur, dit l'enjoué *Dionéo*. Oui, Madame, il faut dire des Contes, rien n'eſt plus divertiſſant.

Puiſque vous penſez tous comme moi, repliqua Madame *Pampinée*, je vous permets de parler ſur la matière qui vous paroîtra la plus gaie & la plus amuſante. Alors ſe tournant vers *Pamphile*, qui étoit aſſis à ſa droite, elle le pria gracieuſement de commencer, & *Pamphile* obéit, en racontant l'Hiſtoire que vous allez lire.

NOUVELLE I.

Le Pervers invoqué comme un Saint.

IL convient, mes chères Dames, de commencer toutes choſes au nom du ſouverain Créateur; & puiſque c'eſt moi qui ouvre la ſcène, je vous raconterai une Hiſtoire qui vous prouvera que les deſſeins de Dieu ſont impénétrables, que ce n'eſt qu'en lui que nous devons mettre notre confiance, & que lui ſeul mérite d'être loué. Outre que les choſes d'ici-bas ſont périſſables & de peu de durée, il eſt certain qu'elles ſont encore environnées de ſoucis, ſujettes à mille dangers, que

nous ne ſaurions éviter ni même connoître, ſans une grace ſpéciale du Tout-puiſſant. Au reſte, il ne faut pas croire, quand il nous accorde ce ſecours, que ce ſoit par égard pour notre mérite; nous ne le devons qu'à ſa bonté; qu'implorent pour nous, quand nous les invoquons, ceux qui ont autrefois habité cette terre, & qui, pour l'avoir édifiée de leurs vertus, jouiſſent d'un bonheur éternel. Comme ces Interceſſeurs connoiſſent la fragilité humaine, pour l'avoir éprouvée eux-mêmes, ce ſont comme autant d'Avocats zélés auxquels nous nous adreſſons avec confiance pour porter nos vœux & nos prières aux pieds de ce Juge ſuprême. Nous devons les croire d'autant plus diſpoſés à avoir compaſſion de notre misère, qu'il nous arrive quelquefois d'implorer

l'interceſſion de ceux même qui ſont pour jamais bannis de ſa préſence glorieuſe (*a*). Mais alors celui qui prie n'eſt pas pour cela la victime de ſon erreur : Dieu qui lit dans les cœurs les plus cachés, n'ayant égard qu'à la pureté de ſon intention, ne laiſſe pas d'exaucer ſes prières. L'Hiſtoire que je

(*a*) *Bocace* qui n'aimoit pas les gens d'Egliſe, comme on le verra par la ſuite, veut donner à entendre qu'on a canoniſé des perſonnages qui ne le méritoient pas. C'eſt ce qu'il a prétendu prouver par la Nouvelle ſuivante, qui nous a rappellé ces vers d'un Poëme très-connu.

Tel ſur la terre a plus d'une Chapelle,
Qui dans l'Enfer eſt cuit bien triſtement:
Et tel au monde on damne impunément,
Qui dans le Ciel a la vie éternelle.

vais raconter ſera la preuve de tout ce que je viens d'avancer.

IL y avoit autrefois en France un nommé *François Muſciat*, qui, de riche Marchand, étoit devenu un grand Seigneur de la Cour. Il eut ordre d'accompagner en Toſcane *Charles-Sans-terre*, frère du Roi de France, que le Pape *Boniface* y avoit appelé. Les dépenſes qu'il avoit faites avoient mis ſes affaires en déſordre, comme le ſont le plus ſouvent celles des Marchands ; & prévoyant qu'il lui ſeroit impoſſible de les arranger, avant ſon départ, il ſe détermina à les mettre entre les mains de pluſieurs perſonnes. Une ſeule choſe l'embarraſſoit ; il étoit en peine de trouver un homme aſſez intelligent pour recouvrer les ſommes qui lui étoient dues par pluſieurs Bourguignons. Il ſavoit que les Bourguignons étoient gens

de mauvaiſe compoſition, chicaneurs, brouillons, calomniateurs, ſans honneur & ſans foi, tels enfin, qu'il n'avoit encore pu rencontrer un homme aſſez méchant pour leur tenir tête. Après avoir long-temps réfléchi ſur cet objet, il ſe ſouvint d'un certain *Chappellet Duprat*, qu'il avoit vu venir ſouvent dans ſa maiſon à Paris. Le véritable nom de cet homme étoit *Chappel*; mais parce qu'il étoit de petite ſtature, les François lui donnèrent celui de *Chappellet*, ignorant peut-être la ſignification que ce mot avoit ailleurs. Quoi qu'il en ſoit, il étoit connu preſque par-tout ſous ce dernier nom.

Ce *Chappellet* étoit un ſi galant homme, qu'étant Notaire de ſa profeſſion, & Notaire peu employé, il auroit été très-fâché qu'aucun acte eût paſſé par ſes mains, ſans être jugé faux. Il en eût fait plus volontiers de pareils pour rien, que de valides pour un gros ſalaire. Avoit-on beſoin d'un faux témoin? il étoit toujours

prêt ; ſouvent même n'attendoit-il pas qu'on l'en priât. Comme on étoit alors en France fort religieux pour les ſermens, & que cet homme ne ſe faiſoit aucun ſcrupule de ſe parjurer, il gagnoit toujours ſon procès, quand le Juge étoit obligé de s'en rapporter à ſa bonne foi. Son grand amuſement étoit de ſemer le trouble & la diviſion dans les familles ; & il n'avoit pas de plus grand plaiſir, que de voir ſouffrir ſon prochain & d'en être cauſe. Jettoit-on les yeux ſur lui pour commettre une mauvaiſe action ? il n'avoit rien à refuſer. Comme il étoit emporté & violent à l'excès, la moindre contradiction lui faiſoit blaſphémer le nom de Dieu & celui des Saints. Il ſe jouoit des Oracles divins, mépriſoit les Sacremens, n'alloit jamais à l'Egliſe, & ne fréquentoit que les lieux de débauche & de proſtitution ; n'ayant aucun penchant pour les femmes, les haïſſant même, il faiſoit ſes chères délices des infâmes plaiſirs qui nuiſent le plus

plus à la ſociété, & qui révoltent la nature. Il auroit volé en ſecret & en public avec la même confiance & la même tranquillité, qu'un ſaint homme auroit fait l'aumône. Aux vices de la gourmandiſe & de l'ivrognerie, il joignoit ceux de joueur paſſionné & de filou; car ſes poches étoient toujours pleines de dez pipés; en un mot, c'étoit le plus méchant homme qui fût jamais né. Les petits & les grands avoient également à s'en plaindre; & ſi l'on ſouffrit ſi long-temps ſes atrocités, c'eſt parce qu'il étoit protégé de *Muſciat*, qui jouiſſoit d'une grande faveur à la Cour, & dont on redoutoit le crédit.

Ce Courtiſan s'étant donc ſouvenu de Maître *Chappellet* qu'il connoiſſoit à fond, le jugea capable de remplir ſes vues, & le fit appeler: Tu ſais, lui dit-il, que je ſuis ſur le point de quitter tout-à-fait ce pays-ci. J'ai des créances ſur des Bourguignons, hommes trompeurs & de mauvaiſe foi, & je ne connois perſonne de plus

propre que toi pour me faire payer. Comme tu n'es pas fort occupé à préſent, ſi tu veux te charger de cette commiſſion, j'obtiendrai de la Cour des lettres de recommandation, &, pour tes ſoins, je te céderai une bonne partie des ſommes que tu recouvreras.

Maître *Chappellet*, que ſes fripponneries n'avoient point enrichi, & qui ſe trouvoit alors déſœuvré, conſidérant d'ailleurs que *Muſciat*, ſon ſeul appui, étoit à la veille de quitter la France, ſe détermina à accepter l'offre, & répondit qu'il ſe chargeoit volontiers de l'affaire. On convint des conditions. *Muſciat* lui remit enſuite ſa procuration & les lettres du Roi qu'il lui avoit promiſes.

Ce Seigneur fut à peine parti pour l'Italie, que notre Frippon arriva à Dijon, où il n'étoit preſque connu de perſonne. Il débuta, contre ſon ordinaire, par expoſer avec beaucoup de douceur & d'honnêteté, aux Débiteurs de *Muſciat*, le ſujet qui l'ame-

noit auprès d'eux, comme s'il n'eût voulu ſe faire connoître qu'à la fin. Il étoit logé chez deux Florentins, frères, qui prêtoient à uſure, leſquels, à la conſidération de *Muſciat* qui le leur avoit recommandé, lui faiſoient beaucoup d'honnêtetés.

Peu de temps après ſon arrivée, Maître *Chappellet* tomba malade. Les deux frères firent auſſi-tôt venir des Médecins, & lui donnèrent des gens pour le ſervir. Ils n'épargnèrent rien pour le rétabliſſement de ſa ſanté; mais tout cela fut inutile. Cet homme étoit déjà vieux; & comme il avoit paſſé ſa vie dans toute eſpèce de débauches, ſon mal alla tous les jours en empirant. Bientôt les Médecins déſeſpérèrent de ſa guériſon, & n'en parloient plus que comme d'un malade ſans reſſource.

Les Florentins ſachant ſon état, témoignèrent de l'inquiétude. Que ferons-nous de cet homme, ſe diſoient-ils l'un à l'autre dans une chambre aſſez voiſine de celle de *Chappellet*!

Que penſeroit-on de nous, ſi on nous voyoit mettre ſi cruellement à la porte un moribond, que nous avons ſi bien accueilli, que nous avons fait ſervir & médicamenter avec tant de ſoin, & qui, dans l'état où il eſt, ne peut nous avoir donné aucun ſujet légitime de le congédier? D'un autre côté, il nous faut conſidérer qu'il a été ſi méchant qu'il ne voudra jamais ſe confeſſer, ni recevoir les Sacremens, & que, mourant dans cet état, il ſera jeté, comme un chien, en terre profane. Mais quand il ſe confeſſeroit, ſes péchés ſont en ſi grand nombre & ſi horribles, que nul Prêtre ne voulant l'abſoudre, il ſeroit également privé de la ſépulture eccléſiaſtique. Si cela arrive, comme nous avons tout lieu de le craindre, alors le peuple de cette ville, déjà prévenu contre nous, à cauſe du commerce que nous faiſons, & contre lequel il ne ceſſe de clabauder, ne manquera pas de nous reprocher la mort de cet homme, de ſe ſoulever, & de ſaccager notre mai-

ſon. Ces maudits Lombards, dira-t-on, qu'on ne veut pas recevoir à l'Egliſe, ne doivent plus être ici ſupportés : ils n'y ſont venus que pour nous ruiner ; qu'on les banniſſe de la ville. Et peu content d'avoir mis tous nos effets au pillage, le peuple eſt capable de tomber ſur nos perſonnes, & de nous chaſſer lui-même ſans autre forme de procès. Enfin, ſi cet homme meurt, ſa mort ne peut avoir que des ſuites très-funeſtes pour nous.

Maître *Chappellet*, qui, comme on le voit dans la plupart des malades, avoit l'ouïe fine & ſubtile, ne perdit pas un mot de cette converſation. Il fit appeler les deux frères. J'ai entendu, leur dit-il, tout ce que vous venez de dire. Soyez tranquilles, il ne vous ſurviendra aucun dommage à mon ſujet. Il n'eſt pas douteux que, ſi je me laiſſois mourir de la façon dont vous l'entendez, il ne vous arrivât tout ce que vous craignez ; mais raſſûrez-vous, j'y mettrai bon ordre. J'ai tant fait d'outrages à Dieu, du-

rant ma vie, que je puis bien lui en faire un autre à l'heure de ma mort, ſans qu'il en ſoit ni plus ni moins. Ayez ſoin ſeulement de faire venir ici un ſaint Religieux, ſi tant eſt qu'il y en ait quelqu'un : & puis laiſſez-moi faire. Je vous réponds que tout ira au mieux & pour vous & pour moi.

Ces paroles raſſurèrent peu les Florentins ; ils n'oſoient compter ſur la promeſſe d'un tel homme. Ils allèrent cependant dans un Couvent de Cordeliers, & demandèrent un Religieux auſſi ſaint qu'éclairé, pour venir confeſſer un Lombard qui étoit tombé malade chez eux. On leur en donna un très-verſé dans la connoiſſance de l'Ecriture Sainte, & ſi rempli de piété & de zèle, que ſes confrères & tous les citoyens avoient pour lui la plus grande vénération. Il ſe rendit avec eux auprès du malade ; & s'étant aſſis au chevet du lit, il lui parla avec beaucoup d'onction, & tâcha de lui inſpirer du courage. Il lui demanda enſuite, s'il y avoit long-temps qu'il

ne s'étoit confeſſé. Maître *Chappellet*, à qui peut-être cela n'étoit jamais arrivé, lui répondit : Mon Père, j'ai toujours été dans l'habitude de me confeſſer pour le moins une fois toutes les ſemaines, & dans certaines occaſions je l'ai fait plus ſouvent ; mais depuis huit jours que je ſuis tombé malade, la violence du mal m'a empêché de ſuivre ma méthode. — Elle eſt très-bonne, mon enfant, & je vous exhorte à vous y tenir, ſi Dieu vous fait la grace de prolonger votre vie. J'imagine que, puiſque vous vous êtes confeſſé ſi fréquemment, vous aurez peu de choſe à me dire, & moi peu à vous demander. — Ah ! ne parlez pas ainſi mon Révérend Père ; je ne me confeſſe jamais ſans ramener tous les péchés que je me rappelle avoir commis, depuis ma naiſſance, juſqu'au moment de la confeſſion : ainſi je vous ſupplie, mon bon Père, de m'interroger en détail ſur chaque péché, comme ſi je ne m'étois jamais confeſſé. N'ayez aucun égard pour l'état lan-

guiſſant où je me trouve : j'aime mieux mortifier mon corps, que de courir riſque de perdre une ame qu'un Dieu n'a pas dédaigné de racheter de ſon ſang précieux.

Ces paroles plurent extrêmement au ſaint Religieux, & lui firent bien augurer de la conſcience de ſon Pénitent. Après l'avoir loué ſur ſa pieuſe pratique, il commença par lui demander s'il n'avoit jamais offenſé Dieu avec quelque femme. Mon Père, répondit *Chappellet*, en pouſſant un profond ſoupir, j'ai honte de vous dire ce qui en eſt. — Dites hardiment, mon fils : ſoit en confeſſion, ſoit autrement, on ne pèche point en diſant la vérité. Sur cette aſſûrance, repliqua *Chappellet*, je vous dirai donc que je ſuis encore, à cet égard, tel que je ſortis du ſein de ma mère. Ah ! ſoyez béni de Dieu, s'écria le Confeſſeur. Que vous avez été ſage ! Votre conduite eſt d'autant plus méritoire, que vous aviez plus de liberté que nous, pour faire le contraire, ſi vous l'euſ-

ſiez voulu. Mais n'êtes-vous jamais tombé dans le péché de gourmandiſe. Pardonnez-moi, mon Père! j'y ſuis tombé pluſieurs fois, & en différentes manières : outre les jeûnes ordinaires pratiqués par les perſonnes pieuſes, j'étois dans l'uſage de jeûner trois jours de la ſemaine au pain & à l'eau, & je me ſouviens d'avoir bu cette eau avec la même volupté que les plus fiers ivrognes boivent le meilleur vin ; & ſur-tout dans une occaſion où, accablé de fatigue, j'allois dévotement en pélerinage. Il ajouta qu'il avoit quelquefois deſiré avec ardeur de manger d'une ſalade de ces petites herbes que les femmes cueillent dans les champs ; & qu'il avoit auſſi quelquefois trouvé ſon pain meilleur qu'il ne devoit le paroître à quiconque jeûnoit, comme lui, par dévotion.

Tous ces péchés, mon fils, ſont aſſez naturels & aſſez légers ; ainſi il ne faut pas que votre conſcience en ſoit alarmée. Il arrive à tout homme,

quelque ſaint qu'il puiſſe être, de prendre du plaiſir à manger, après avoir long-temps jeûné, & à boire, après s'être fatigué par le travail. Il m'eſt aiſé de voir, répondit Maître *Chappellet*, que vous me dites cela pour me conſoler; mais mon Père je n'ignore pas que les choſes que l'on fait pour Dieu doivent être pures & ſans tache, & qu'on pèche, quand on agit autrement.

Le Père, ravi de l'entendre parler ainſi, je ſuis enchanté, lui dit-il, de votre façon de penſer & de la délicateſſe de votre conſcience. Mais, dites-moi, ne vous êtes-vous jamais rendu coupable du péché d'avarice, en deſirant des richeſſes plus qu'il n'étoit raiſonnable, ou en retenant ce qui ne vous appartenoit pas? Je ne voudrois pas même que vous le penſaſſiez, répondit le Pénitent. Quoique vous me voyez logé chez des uſuriers, je n'ai, graces à Dieu, rien à démêler avec eux. Si je ſuis venu dans leur maiſon, ce n'eſt que pour leur faire honte &

tâcher de les retirer de l'abominable commerce qu'ils font; je ſuis même perſuadé que j'y aurois réuſſi, ſi Dieu ne m'avoit envoyé cette fâcheuſe maladie. Apprenez donc, mon Père, que celui à qui je dois cette vie miſérable que je ſuis ſur le point de terminer, me laiſſa un riche héritage; qu'auſſi-tôt après ſa mort, je conſacrai à Dieu la plus grande partie du bien qu'il m'avoit laiſſé, & que je ne gardai le reſte que pour vivre & ſecourir les pauvres de *Jéſus-Chriſt*. Je dois vous dire encore, quafin de pouvoir leur être d'un plus grand ſecours, je me mis à faire un petit Commerce. J'avoue qu'il m'étoit lucratif; mais j'ai toujours donné aux pauvres la moitié de mes bénéfices, réſervant l'autre moitié pour mes beſoins, en quoi Dieu m'a ſi fort béni que mes affaires ont toujours été de mieux en mieux.

C'eſt fort bien fait, reprit le Religieux; mais combien de fois vous êtes-vous mis en colère? Ho! cela

m'eſt ſouvent arrivé, répondit Maître *Chappellet*, & je mérite vos reproches à cet égard; mais le moyen de ſe modérer à la vue de la corruption des hommes qui violent les commandemens de Dieu & ne craignent point ſes jugemens! Oui, je le déclare à ma honte, il m'eſt arrivé de dire pluſieurs fois le jour, au dedans de moi-même, ne vaudroit-il pas mieux être mort, que d'avoir la douleur de voir les jeunes gens courir les vanités du ſiècle, fréquenter les lieux de débauche, s'éloigner des Egliſes, jurer, ſe parjurer, marcher en un mot dans les voies de perdition, plutôt que dans celle de Dieu? C'eſt-là une ſainte colère, dit alors le Confeſſeur; mais n'en avez-vous jamais éprouvé qui vous ait porté à commettre quelque homicide, ou du moins à dire des injures à quelqu'un, ou à lui faire d'autres injuſtices? Comment, mon Père, vous qui me paroiſſez un homme de Dieu, comment pouvez-vous parler ainſi? Si j'avois eu ſeulement

lement la penſée de faire l'une de ces choſes, croyez-vous qu'il m'eût ſi long-temps laiſſé ſur la terre? C'eſt à des voleurs & à des ſcélérats qu'il appartient de faire de telles actions, & je n'ai jamais rencontré aucun de ces malheureux, que je n'aie prié Dieu pour ſa converſion.

Que ce Dieu vous béniſſe, reprit alors le Confeſſeur! Mais, dites-moi, mon cher fils, ne vous ſeroit-il pas arrivé de porter faux témoignage contre quelqu'un? N'avez-vous point médit de votre prochain? — Oui certes, mon Révérend Père, j'ai dit du mal d'autrui. J'avois jadis un voiſin, qui, toutes les fois qu'il avoit trop bu, ne faiſoit que maltraiter ſa femme ſans ſujet. Touché de pitié pour cette pauvre créature, je crus devoir inſtruire ſes parens de la brutalité de ſon mari.

Au reſte, continua le Confeſſeur, vous m'avez dit que vous aviez été Marchand: N'avez-vous jamais trompé quelqu'un, comme le pratiquent

assez souvent les gens de cet état? — J'en ai trompé un seul, mon Père; car je me souviens qu'un homme m'apporta un jour l'argent d'un drap que je lui avois vendu à crédit, & qu'ayant mis cet argent, sans le compter, dans une bourse, je m'apperçus, un mois après, qu'il m'avoit donné quatre deniers de plus qu'il ne falloit. N'ayant pu revoir cet homme, j'en fis l'aumône à son intention, après les avoir toutefois gardés plus d'un an. — C'est une misère, mon cher enfant, & vous fîtes très-bien d'en disposer de cette façon.

Le Père Cordelier fit plusieurs autres questions à son Pénitent. Celui-ci répondit à toutes à peu près sur le même ton qu'il avoit répondu aux précédentes. Le Confesseur se disposoit à lui donner l'absolution, lorsque Maître *Chappellet* lui dit qu'il avoit encore un péché à lui déclarer. Quel est ce péché, mon cher fils? — Il me souvient, répond le Pénitent, d'avoir fait nettoyer la maison, par

mon domeſtique., un ſaint jour de Dimanche, ou de Fête. Que cela ne vous inquiète pas, repliqua le Miniſtre du Seigneur : c'eſt peu de choſe. — Peu de choſe, mon Père ! ne parlez pas de la ſorte : le Dimanche mérite plus de reſpect, puiſque c'eſt le jour de la réſurrection du Sauveur du monde.

N'avez-vous plus rien à me dire, mon enfant ? — Un jour, par diſtraction, je crachai dans la Maiſon du Seigneur. A cette réponſe, le bon Religieux ſe mit à ſourire, & lui fit entendre que ce n'étoit point là un péché. Nous qui ſommes Eccléſiaſtiques, ajouta-t-il, nous y crachons tous les jours. — Tant pis, mon Révérend Père ; il ne convient pas de ſouiller, par de pareilles vilenies, le Temple où l'on offre à Dieu des ſacrifices. Après lui avoir débité encore quelque temps de ſemblables ſornettes, notre hypocrite ſe mit à ſoupirer, à répandre des pleurs ; car ce ſcélérat pleuroit quand il vouloit.

Qu'avez-vous donc, mon cher enfant, lui dit le Père qui s'en apperçut ? Hélas ! répondit-il, j'ai ſur ma conſcience un péché dont je ne me ſuis jamais confeſſé, & je n'oſe vous le déclarer : toutes les fois qu'il ſe préſente à ma mémoire, je ne puis m'empêcher de verſer des pleurs, déſeſpérant d'en obtenir jamais le pardon devant Dieu. — A quoi ſongez-vous donc, mon fils, de parler de la ſorte ? Un homme, fût-il coupable de tous les crimes qui ſe ſont commis depuis que le monde exiſte, & de tous ceux qui ſe commettront juſqu'à la fin des ſiècles, s'il en étoit repentant & qu'il eût la contrition que vous paroiſſez avoir, ſeroit ſûr d'obtenir ſon pardon en les confeſſant, tant la miſéricorde & la bonté de Dieu ſont grandes ! Déclarez donc hardiment celui que vous avez ſur le cœur. Hélas ! mon Père, dit Maître *Chappellet*, fondant toujours en larmes, ce péché eſt trop grand. J'ai même peine à croire que Dieu veuille me le pardonner, à

moins que, par vos prières, vous ne m'aidiez à le fléchir. Déclarez-le, vous dis-je, ſans rien craindre ; je vous promets de prier le Seigneur pour vous. Le malade pleuroit toujours & gardoit le ſilence. Il paroît peu raſſûré par ce diſcours ; il pleure encore & s'obſtine dans ſon ſilence. Le Père le preſſe, lui parle avec douceur, & fait de ſon mieux pour lui inſpirer de la confiance ; mais il n'en obtient que des gémiſſemens & des ſanglots qui le pénètrent de compaſſion pour le Pénitent. Celui-ci, craignant d'abuſer enfin de ſa patience : puiſque vous me promettez, lui dit-il en ſoupirant, de prier Dieu pour moi, vous ſaurez donc, mon Père, vous ſaurez qu'étant encore petit garçon, je maudis.... ciel ! qu'il m'en coûte d'achever ! je maudis ma mère. Ce mot échappé, pleurs auſſi-tôt de recommencer. Alors le Confeſſeur, pour le calmer, croyez-vous donc mon enfant, lui dit-il, que ce péché ſoit ſi grand ? Les hommes blaſphèment

Dieu tous les jours, & cependant, quand ils ſe repentent ſincèrement de l'avoir blaſphémé, il leur fait grace. Pouvez-vous douter, après cela, de ſa miſéricorde? Ayez donc confiance en lui & ceſſez vos pleurs. Quand même vous auriez été du nombre de ceux qui le crucifièrent, vous pourriez, avec la contrition que vous avez, eſpérer d'obtenir votre pardon. Que dites-vous, reprit avec vivacité Maître *Chappellet?* Avoir maudit ma mère! ma pauvre mère qui m'a porté neuf mois dans ſon ſein, le jour comme la nuit, qui m'a porté plus de cent fois à ſon col! C'eſt un trop grand péché, & il ne me ſera jamais pardonné, ſi vous ne priez Dieu pour moi avec toute la ferveur dont vous êtes capable.

Le Confeſſeur, voyant que le malade n'avoit plus rien à dire, le bénit & lui donna l'abſolution, le regardant comme le plus ſage & le plus ſaint de tous les hommes; parce qu'il croyoit, comme mot d'Evangile,

tout ce qu'il avoit entendu. Eh ! qui ne l'auroit pas cru ? Qui auroit pu imaginer qu'un homme fût capable de trahir à ce point la vérité, dans le dernier moment de ſa vie ? Mon fils, lui dit-il enſuite, j'eſpère que vous ſerez bientôt guéri, avec l'aide de Dieu ; mais s'il arrivoit qu'il voulût appeler à lui votre ame pure & ſainte, ſeriez-vous bien aiſe que votre corps fût inhumé dans notre Couvent ? Oui, mon Révérend Père, & je ſerois bien fâché qu'il le fût ailleurs, puiſque vous m'avez promis de prier Dieu pour moi, & que j'ai toujours eu pour votre Ordre une vénération particulière. Mais j'attends de vous une autre grace : je vous prie, auſſi-tôt après que vous ſerez arrivé dans votre Couvent, de me faire apporter, ſi vous me le permettez toutefois, le vrai corps de notre Sauveur, que vous avez conſacré ce matin ſur l'Autel. Je deſire de le recevoir, tout indigne que j'en ſuis, de même que l'extrême-onction, afin que ſi j'ai vécu

en pécheur, je meure du moins en bon Chrétien.

Le ſaint Homme lui répondit qu'il y conſentoit volontiers; il loua beaucoup ſon zèle, lui promit de faire ce qu'il deſiroit & lui tint parole.

Les deux Florentins qui craignoient fort que Maître *Chappellet* ne les trompât, s'étoient poſtés derrière une cloiſon qui ſéparoit ſa chambre de la leur, & prêtant une oreille attentive, ils avoient entendu toutes les choſes que le malade diſoit au Cordelier, dont quelques-unes faillirent à les faire éclater de rire. Quel homme eſt celui-ci, diſoient-ils de temps en temps? Quoi! ni la vieilleſſe, ni la maladie, ni les approches d'une mort certaine, ni même la crainte de Dieu, au tribunal duquel il va comparoître dans quelques momens, n'ont pu le détourner de la voie de l'iniquité, ni l'empêcher de mourir comme il a vécu? Mais voyant qu'il auroit les honneurs de la ſépulture, le ſeul objet qui les intéreſſât, ils s'inquiéterent fort peu du ſort de ſon ame.

Peu de temps après, on porta effectivement le bon Dieu à *Chappellet*. Son mal augmenta, & cet honnête homme mourut ſur la fin du même jour, après avoir reçu la dernière onction. Les deux frères ſe hatèrent d'en avertir les Cordeliers, afin qu'ils fiſſent les préparatifs de ſes obsèques, & qu'ils viuſſent, ſelon la coutume, faire des prières auprès du Mort.

A cette nouvelle, le bon Père qui l'avoit confeſſé alla trouver le Prieur du Couvent, & fit aſſembler la Communauté. Quand tous ſes Confrères furent réunis, il leur fit entendre que Maître *Chappellet* avoit toujours vécu ſaintement, autant qu'il avoit pu en juger par ſa confeſſion, & qu'il ne doutoit pas que Dieu n'opérât par lui pluſieurs miracles; il leur perſuada en conſéquence qu'il convenoit de recevoir le Corps de ce ſaint homme avec dévotion & révérence. Le Prieur & les autres Religieux, également crédules, y conſentirent, & allèrent tous ſolemnellement paſſer la nuit en

prières autour du Mort. Le lendemain, vêtus de leurs aubes & de leurs grandes chappes, le livre à la main, précédés de la Croix, ils vont chercher ce Corps ſaint, & le portent en pompe dans leur Egliſe, ſuivis d'un grand concours de peuple. Le Père, qui l'avoit confeſſé, monta auſſi-tôt en chaire, & dit des merveilles du Mort, de ſa vie, de ſes jeûnes, de ſa chaſteté, de ſa candeur, de ſon innocence & de ſa ſainteté. Il n'oublia pas de raconter, entre autres choſes, ce que le Bienheureux *Chappellet* lui avoit déclaré comme ſon plus grand péché, & la peine qu'il avoit eue à lui faire entendre que Dieu pût le lui pardonner. Prenant de-là occaſion de cenſurer ſes Auditeurs, il ſe tourne vers eux & s'écrie : Et vous, enfans du démon, qui, pour le moindre ſujet, blaſphémez le Seigneur, la Vierge ſa mère, & tous les Saints du Paradis, penſez-vous que Dieu puiſſe vous pardonner ? Il s'étendit beaucoup ſur ſa charité, ſur ſa droiture, & ſur

l'exceſſive délicateſſe de ſa conſcience. En un mot, il parla avec tant de force & d'éloquence de toutes ſes vertus, & fit une telle impreſſion ſur l'eſprit de ſes Auditeurs, qu'auſſi-tôt après que le ſervice fut fini, on vit le peuple fondre en larmes ſur le corps de *Chappellet*. Les uns baiſoient dévotement ſes mains, les autres déchiroient ſes vêtemens, & ceux qui pouvoient en arracher un petit morceau, s'eſtimoient fort heureux. Pour que tout le monde pût le voir, on le laiſſa expoſé tout ce jour-là, & quand la nuit fut venue, on l'enterra, avec diſtinction, dans une chapelle. Dès le lendemain, il y eut une grande affluence de peuple ſur ſon tombeau, les uns pour l'honorer, les autres pour lui adreſſer des vœux, ceux-ci pour faire brûler des cierges, ceux-là pour appendre aux murs des images en cire conformes au vœu qu'ils avoient fait. Enfin ſa réputation de ſainteté s'établit ſi bien dans tous les eſprits, que quelque genre d'adverſité qu'on éprouvât,

on ne s'adreſſoit preſque plus à d'autre Protecteur qu'à lui. On le nomma *Saint Chappellet* ; & l'on pouſſa l'enthouſiaſme juſqu'à ſoutenir que Dieu avoit opéré par lui, & opéroit tous les jours des miracles.

Ainſi vécut & mourut *Chappellet du Prat*, mit au nombre des Saints, comme vous venez de l'entendre. Je ne prétends pas nier qu'il ne puiſſe effectivement jouir du ſort des Bienheureux, quelque déréglée & corrompue qu'ait été ſa vie. Dieu peut ſans doute, par une grace ſpéciale, lui avoir fait ſentir, dans ſes derniers momens, l'énormité de ſes crimes, & l'avoir conduit à une contrition parfaite ; mais comme nous n'en avons aucune connoiſſance, & que nous ne pouvons juger que ſur les apparences, je dis qu'il eſt plus naturel de le croire plongé dans les abymes de l'Enfer, que placé dans le Paradis. Nous devons en cela admirer la bonté infinie du Créateur, qui ne laiſſe pas d'exaucer nos vœux & nos prières, lors

lors même que nous prenons un de ſes Réprouvés pour notre médiateur auprès de lui. Ainſi, afin que par ſon ſecours nous puiſſions nous garantir du fléau qui déſole notre Patrie, & qu'il daigne conſerver dans la joie notre ſociété, nous louerons ſans ceſſe ſon ſaint Nom, nous l'invoquerons dans tous nos beſoins, avec la ferme aſſûrance qu'il exaucera nos prières.

Après ces mots, *Pamphile* ſe tut.

NOUVELLE II.

Motifs ſinguliers de la Converſion d'un Juif à la Religion Chrétienne.

LA nouvelle que *Pamphile* venoit de conter ne fut point écoutée ſans avoir fait rire la Compagnie. Elle fut ſur-tout fort applaudie des Dames ; mais à peine fut-elle achevée, que la Reine, pour ſe conformer à l'ordre établi, commanda à *Néiphile*, qui étoit aſſiſe auprès de *Pamphile*, d'en dire une à ſon tour. Cette Dame, qui n'étoit pas moins complaiſante que belle, répondit avec

un ſourire des plus gracieux, qu'elle alloit obéir, & elle débuta de la ſorte.

L'Hiſtoire que Monſieur vient de raconter, fait voir que Dieu eſt plein d'indulgence pour nos erreurs, quand elles prennent leur ſource dans des choſes ſupérieures à notre foible intelligence. Le récit que vous allez entendre, vous prouvera que la patience avec laquelle il ſouffre les déſordres publics de ceux qui, par état, ſont obligés de nous édifier par des exemples de vertu, eſt une des plus fortes preuves de la vérité de notre Religion.

J'AI entendu dire, MESDAMES, qu'il y avoit autrefois à Paris un fameux Marchand d'étoffes de ſoie, nommé *Jeannot* de *Chevigny*, auſſi eſtimable

par la franchiſe & la droiture de ſon caractère, que par ſa probité. Il étoit l'intime ami d'un très-riche Juif, Marchand comme lui, & non moins honnête homme. Comme il connoiſſoit mieux que perſonne ſes bonnes qualités : quel dommage, diſoit-il en lui-même, que ce brave homme fût damné ! Il crut donc devoir charitablement l'exhorter à ouvrir les yeux ſur la fauſſeté de ſa Religion, qui tendoit continuellement à ſa ruine ; & ſur la vérité de la nôtre, qui proſpéroit tous les jours.

Abraham lui répondit qu'il ne connoiſſoit de Loi ſi ſainte, ni meilleure que la Judaïque ; qu'étant né dans cette Loi, il vouloit y vivre & mourir, & que rien ne ſeroit jamais capable de le faire changer de réſolution.

Cette réponſe ne refroidit point le zèle de *Jeannot*. Quelques jours après il recommença ſes remontrances. Il eſſaya même de lui prouver par des raiſons, telles qu'on pouvoit les attendre

d'un homme de ſa profeſſion, la ſupériorité de la Religion Chrétienne ſur la Judaïque ; &, quoiqu'il eût affaire à un homme très-éclairé ſur les objets de ſa croyance, il ne tarda pas à ſe faire écouter avec plaiſir. Dès-lors il réitéra ſes inſtances ; mais *Abraham* ſe montroit toujours inébranlable. Les ſollicitations d'une part, & les réſiſtances de l'autre, alloient toujours leur train, lorſqu'enfin le Juif, vaincu par la conſtance de ſon ami, lui tint un jour le diſcours que voici :

Tu veux donc abſolument, mon cher *Jeannot*, que j'embraſſe ta Religion ! Hé bien ! je conſens de me rendre à tes deſirs, mais à une condition, c'eſt que j'irai à Rome pour voir celui que tu appelles le Vicaire Général de Dieu ſur la terre, & étudier ſa conduite & ſes mœurs, de même que celle des Cardinaux. Si, par leur manière de vivre, je puis comprendre que ta Religion ſoit meilleure que la mienne, (comme tu es preſque venu

à bout de me le perſuader)' je te jure que je ne balancerai plus à me faire Chrétien ; mais ſi je remarque le contraire de ce que j'attends, ne ſois plus étonné ſi je perſiſte dans la Religion Judaïque, & ſi je m'y attache davantage.

Le bon *Jeannot* fut ſingulièrement affligé de ce diſcours. O Ciel ! diſoit-il, je croyois avoir converti cet honnête homme, & voilà toutes mes peines perdues ! S'il va à Rome, il ne peut manquer d'y voir la vie ſcandaleuſe qu'y mènent la plupart des Eccléſiaſtiques (*a*), & alors, bien loin d'embraſſer le Chriſtianiſme, il deviendra, ſans doute, plus Juif que jamais. Puis ſe tournant vers *Abraham* : Hé ! mon ami, lui dit-il, pourquoi prendre la peine d'aller à Rome, & faire la dépenſe d'un ſi long voyage ? Outre qu'il y a tout à craindre ſur mer & ſur terre pour un homme

(*a*) Voyez la note placée ci-après.

auſſi riche que toi, crois-tu qu'il manque ici de gens pour te baptiſer? Si, par haſard, il te reſte encore des doutes ſur la Religion Chrétienne, où trouveras-tu des Docteurs plus ſavans & plus éclairés qu'à Paris? En eſt-il ailleurs qui ſoient plus en état de répondre à tes queſtions, & de réſoudre toutes les difficultés que tu peux propoſer? Ainſi ce voyage eſt très-inutile. Imagine-toi, mon cher *Abraham*, que les Prélats de Rome ſont ſemblables à ce que tu vois ici, & peut-être meilleurs, étant plus près du Souverain Pontife, & vivant, pour ainſi dire, ſous ſes yeux. Si tu veux donc ſuivre mon conſeil, mon cher ami, tu remettras ce voyage à une autre fois, pour un temps de Jubilé, par exemple, & alors je pourrai peut-être t'accompagner.

Je veux croire, mon cher *Jeannot*, répondit le Juif, que les choſes ſont telles que tu le dis; mais pour te déclarer nettement ma penſée & ne pas t'abuſer par des vains détours,

je ne changerai jamais de Religion, à moins que je ne faſſe ce voyage. Le Convertiſſeur, voyant que ſes remontrances ſeroient vaines, ne s'obſtina pas davantage à combattre le deſſein de ſon ami. D'ailleurs, comme il n'y mettoit rien du ſien, il ne s'en inquiéta pas plus qu'il ne falloit; mais il n'en demeura pas moins convaincu que ſon Proſélyte lui échapperoit, s'il voyoit une fois la Cour de Rome.

Le Juif ne perdit point de temps pour ſe mettre en route; &, s'arrêtant peu dans les villes qu'il traverſoit, il arriva bientôt à Rome, où il fut reçu, avec diſtinction, par les Juifs de cette capitale du Monde Chrétien. Pendant le ſéjour qu'il y fit, ſans communiquer à perſonne le motif de ſon voyage, il prit de ſages meſures pour connoître à fond la conduite du Pape, des Cardinaux, des Prélats & de tous les Courtiſans. Comme il ne manquoit ni d'activité, ni d'adreſſe, il vit bientôt, par lui-même & par le ſecours d'autrui,

que, du plus grand juſqu'au plus petit, tous étoient corrompus, adonnés à toutes ſortes de plaiſirs naturels & contre nature, n'ayant ni frein, ni remords, ni pudeur (*a*); que la dépravation des mœurs étoit portée à un tel point parmi eux, que les emplois, même les plus importans, ne s'obtenoient que par le crédit des Courtiſannes & des Gitons. Il remarqua encore, que, ſemblables

(*a*) Le Lecteur ne doit point oublier que c'eſt un Conte, & non une Hiſtoire véritable, qu'il lit. *Bocace*, qui n'aimoit point les Eccléſiaſtiques, charge, ſans contredit, le tableau de la corruption de ceux de ſon temps. On ne peut cependant ſe diſſimuler qu'avant la réforme, il ne ſe fût quelquefois introduit de grands déſordres dans la Cour de Rome; mais, comme l'a remarqué le grand *Boſſuet*, & comme tout Lecteur ſenſé le remarquera, on ne peut en tirer aucune conſéquence contre la vérité de notre Religion. Elle anathématiſe elle-même ſes propres Miniſtres, quand ils ne conforment pas leur conduite à la pureté de ſa morale.

à de vils animaux, ils n'avoient pas de honte de dégrader leur raiſon, par des excès de table ; que, dominés par l'intérêt & par le démon de l'avarice, ils employoient les moyens les plus bas & les plus odieux, pour ſe procurer de l'argent ; qu'ils trafiquoient du ſang humain, ſans reſpecter celui des Chrétiens ; qu'on faiſoit des choſes ſaintes & divines, des prières, des indulgences, des bénéfices, autant d'objets de commerce, & qu'il y avoit plus de Courtiers en ce genre, qu'à Paris en fait de draps ou d'autres marchandiſes. Ce qui ne l'étonna pas moins, ce fut de voir donner des noms honnêtes à toutes ces infamies, pour jetter une eſpèce de voile ſur leurs crimes. Ils appeloient *ſoin de leur fortune*, la ſimonie ouverte ; *réparation des forces*, les excès de table dans leſquels ils ſe plongeoient, comme ſi Dieu, qui lit juſques dans les intentions des cœurs corrompus, ne connoiſſoit pas la valeur des termes, & qu'on pût le tromper, en

donnant aux choſes des noms différens de leur véritable ſignification.

Ces mœurs déréglées des Prêtres de Rome étoient bien capables de révolter le Juif, dont les principes & la conduite avoient pour baſe la décence, la modération & la vertu. Inſtruit de ce qu'il vouloit ſavoir, il ſe hâta de retourner à Paris. Dès que *Jeannot* eſt informé de ſon retour, il va le voir; &, après les premiers complimens, il lui demanda, preſqu'en tremblant, ce qu'il penſe du Saint-Père, des Cardinaux, & généralement de tous les autres Eccléſiaſtiques qui compoſoient la Cour de Rome? Que Dieu les traite comme ils le méritent, répondit le Juif avec vivacité; car tu ſauras, mon cher *Jeannot*, que ſi, comme je puis m'en flatter, j'ai bien jugé de ce que j'ai vu & entendu, il n'y a pas un ſeul Prêtre à Rome qui ait de la piété, ni une bonne conduite, même à l'extérieur. Il m'a ſemblé, au contraire, que le luxe, l'avarice, l'intempérance, & d'autres

vices plus crians encore, s'il eſt poſſible d'en imaginer, ſont en ſi grand honneur auprès du Clergé, que la Cour de Rome eſt bien plutôt, ſelon moi, le foyer de l'enfer, que le centre de ta Religion. On diroit que le Souverain Pontife, & les autres Prêtres, à ſon exemple, ne cherchent qu'à la détruire, au lieu d'en être les ſoutiens & les défenſeurs; mais comme je vois qu'en dépit de leurs coupables efforts pour la décrier & l'éteindre, elle ne fait que s'étendre de plus en plus, & devenir tous les jours plus floriſſante, j'en conclus qu'elle eſt la plus vraie, la plus divine de toutes, & que l'Eſprit-Saint la protège viſiblement. Ainſi, je t'avoue franchement, mon cher *Jeannot*, que ce qui me faiſoit réſiſter à tes exhortations, eſt préciſément ce qui me détermine aujourd'hui à me faire Chrétien. Allons donc de ce pas à l'Egliſe, afin que j'y reçoive le Baptême, ſelon les rits preſcrits par ta ſainte Religion.

Le bon *Jeannot*, qui s'attendoit à

une

une concluſion bien différente, fit éclater la plus vive joie, quand il l'eut entendu parler de la ſorte. Il le conduiſit à l'Egliſe de Notre-Dame, fut ſon Parrain, le fit baptiſer & nommer *Jean*. Il l'adreſſa enſuite à des hommes très-éclairés, qui achevèrent ſon inſtruction. Le nouveau Converti fut cité, depuis ce jour, comme un modèle de toutes les vertus.

NOUVELLE III.

Les trois Anneaux, ou *les trois Religions.*

LE Conte de la belle *Néiphile* fut généralement approuvé. Après quelques réflexions auxquelles il donna lieu, la Reine fit ſigne à *Philomène* de parler, & cette Dame commença en ces termes :

La Nouvelle de Madame *Néiphile* me fait ſouvenir d'une circonſtance très-critique où ſe trouva jadis un autre Juif. L'adreſſe avec laquelle il ſe tira d'affaires, pourra vous apprendre, MESDAMES, la manière de répondre aux queſtions

embarraſſantes. Du reſte, après les beaux Diſcours que nous venons d'entendre ſur la bonté infinie de Dieu & ſur la vérité de notre Religion, il ſera, je penſe, à propos de ſupprimer les réflexions & de ſe borner déſormais, dans nos Hiſtoires, aux aventures des hommes.

Vous devez ſavoir, AIMABLES COMPAGNES, que ſi la ſottiſe entraîne ſouvent les gens en place & élevés en dignités dans des évènemens malheureux, tels que l'ignominie & la miſère, le bon ſens, en revanche, ſauve les gens ſages des dangers auxquels ils ſe trouvent quelquefois expoſés, & leur aſſûre un parfait repos. S'il s'agiſſoit de prouver ici la première de ces propoſitions, une foule d'exemples qui ſe renouvellent tous les jours, viendroient à

l'appui de cette vérité ; mais ce n'eſt pas là le but que je me ſuis propoſé dans mon Récit : mon unique objet, dans ce moment, eſt de vous prouver, par un ſeul fait & en peu de mots, que le bon ſens eſt ce qu'il y a de plus précieux dans la vie, & qu'il nous eſt d'un grand ſecours pour nous garantir des accidens fâcheux.

SALADIN fut un ſi grand & ſi vaillant homme, que ſon mérite l'éleva non-ſeulement à la dignité de Soudan de Babylone, mais lui fit remporter pluſieurs victoires éclatantes ſur les Chrétiens & ſur les Sarrazins. Comme ce Prince eut diverſes guerres à ſoutenir, & que d'ailleurs il étoit naturellement magnifique & libéral, il épuiſa ſes tréſors. De nouvelles affaires lui étant ſurvenues, il

ſe trouva avoir beſoin d'une groſſe ſomme d'argent, & ne ſachant où la prendre, parce qu'il la lui falloit promptement, il ſe ſouvint qu'il y avoit, dans la ville d'Alexandrie, un riche Juif, nommé *Melchiſedec*, qui prêtoit à uſure. Il jeta ſes vues ſur lui pour ſortir d'embarras. Il ne s'agiſſoit que de le déterminer à lui rendre ce ſervice; mais c'étoit-là en quoi conſiſtoit la difficulté; car ce Juif étoit l'homme le plus intéreſſé & le plus avare de ſon temps, & *Saladin* ne vouloit point employer la force ouverte. Contraint cependant par la néceſſité, & prévoyant bien que *Melchiſedec* ne donneroit jamais, de ſon bon gré, l'argent dont il avoit beſoin, il s'aviſa, pour l'y contraindre, d'un moyen raiſonnable en apparence. Pour cet effet, il le mande auprès de ſa perſonne, le reçoit familièrement dans ſon palais, le fait aſſeoir auprès de lui, & il lui tient ce diſcours : *Melchiſedec*, pluſieurs perſonnes m'ont dit que tu as de la ſageſſe, de la

ſcience, & que tu es ſur-tout très-verſé dans les choſes divines : je voudrois donc ſavoir de toi laquelle de ces trois Religions, la Juive, la Mahométane & la Chrétienne, te paroît la meilleure & la véritable.

Le Juif, qui avoit autant de prudence que de ſagacité, comprit que le Soudan lui tendoit un piége, & qu'il ſeroit infailliblement pris pour dupe, s'il donnoit la préférence à l'une de ces trois Religions. Heureuſement il ne perdit point la tête ; & avec une préſence d'eſprit ſingulière : Seigneur, lui dit-il, la queſtion que vous daignez me faire eſt belle & de la plus grande importance ; mais pour que j'y réponde d'une manière ſatisfaiſante, permettez-moi de commencer par un petit Conte.

Je me ſouviens d'avoir pluſieurs fois ouï-dire que, dans je ne ſais quel pays, un homme riche & puiſſant avoit, parmi d'autres bijoux précieux, un anneau d'une beauté & d'un prix inеſtimables. Cet homme,

voulant ſe faire honneur de ce bijou ſi rare, forma le deſſein de le faire paſſer à ſes ſucceſſeurs, comme un monument de ſon opulence, & ordonna, par ſon teſtament, que celui de ſes enfans mâles qui ſe trouveroit muni de cet anneau après ſa mort, fût tenu pour ſon héritier, & reſpecté comme tel du reſte de ſa famille. Celui qui reçut de lui cet anneau, fit, pour ſes ſucceſſeurs, ce que ſon père avoit fait à ſon égard. En peu de temps, ce bijou paſſa par pluſieurs mains, lorſqu'enfin il tomba dans celles d'un homme qui avoit trois enfans, tous trois bien faits, aimables, vertueux, ſoumis à ſes volontés, & qu'il aimoit également. Inſtruit des prérogatives accordées au poſſeſſeur de l'anneau, chacun de ces jeunes gens, jaloux de la préférence, faiſoit ſa cour au père, déjà vieux, pour tâcher de l'obtenir. Le bon homme, qui les chériſſoit & les eſtimoit autant l'un que l'autre, & qui l'avoit ſucceſſivement promis à chacun d'eux,

étoit fort embarraſſé pour ſavoir auquel il devoit le donner. Il auroit voulu les contenter tous trois, & ſon amour lui en ſuggéra le moyen. Il s'adreſſa ſecrètement à un Orfèvre très-habile, & lui fit faire deux autres anneaux qui furent ſi parfaitement ſemblables au modèle, que lui-même ne pouvoit plus diſtinguer les faux du véritable. Chaque enfant eut le ſien. Après la mort du père, il s'éleva, comme on le penſe bien, de grandes conteſtations entre les trois frères. Chacun, en particulier, ſe croit des droits légitimes à la ſucceſſion; chacun ſe met en devoir de ſe faire reconnoître pour héritier, & en exige les honneurs. Refus de part & d'autres. Alors chacun de ſon côté produit ſon titre; mais les anneaux ſe trouvent ſi reſſemblans, qu'il n'y a pas moyen de diſtinguer quel eſt le véritable. Procès pour la ſucceſſion; mais ce procès, ſi difficile à juger, demeura pendant & pend encore.

Il en eſt de même, Seigneur, des

loix que Dieu a données aux trois peuples ſur leſquels vous m'avez fait l'honneur de m'interroger : chacun croit être l'héritier de Dieu, chacun croit poſſéder ſa véritable loi & obſerver ſes vrais commandemens. Savoir lequel des trois eſt le mieux fondé dans ſes prétentions, c'eſt ce qui eſt encore indécis, & ce qui, ſelon toute apparence, le ſera longtemps (*a*).

Saladin vit, par cette réponſe, que le Juif s'étoit habilement tiré du piége qu'il lui avoit tendu. Il comprit qu'il eſſayeroit vainement de lui

(*a*) La Religion Chrétienne a des caractères de vérité ſi frappans, ſi convaincans & ſi connus, que nous croyons pouvoir nous diſpenſer de mettre un correctif à l'aſſociation impie que le Juif fait ici de cette Religion avec la ſienne & la Muſulmane. Et véritablement, il n'eſt point d'eſprit, quelque ſimple & groſſier qu'on le ſuppoſe, qui ne ſente la ſupériorité du Chriſtianiſme ſur toutes les Sectes.

en tendre de nouveaux. Il n'eut donc d'autre reſſource que de s'ouvrir à lui ; ce qu'il fit ſans détour. Il lui expoſa le beſoin d'argent où il ſe trouvoit, & lui demanda s'il vouloit lui en prêter. Il lui apprit, en même temps, ce qu'il avoit réſolu de faire dans le cas que ſa réponſe eût été moins ſage. Le Juif, piqué de généroſité, lui prêta tout ce qu'il voulut ; & le Soudan, ſenſible à ce procédé, ſe montra très-reconnoiſſant. Il ne ſe contenta pas de rembourſer le Juif, il le combla encore de préſens, le retint auprès de ſa perſonne, le traita avec beaucoup de diſtinction, & l'honora toujours de ſon amitié.

NOUVELLE IV.

La Punition eſquivée.

MADAME *Philomène* eut à peine achevé de conter ſon Hiſtoire, que *Dioneo*, ſon plus proche voiſin, voyant que c'étoit à ſon tour de dire la ſienne, n'attendit pas les ordres de la Reine pour prendre la parole, & voici de quelle manière il débuta.

Comme votre intention en contant des Hiſtoires, eſt de paſſer agréablement le temps, je penſe, mes belles DAMES, qu'il eſt libre à chacun de nous, de raconter celle qu'il croit la plus propre à remplir cet objet. Tel étoit

le ſentiment de notre Reine, avant qu'elle fût revêtue de ſon autorité; & je n'imagine pas qu'elle ait changé d'avis à cet égard. J'oſerai donc, ſans craindre le moindre blâme, vous en raconter une plus gaie, que celles que vous venez d'entendre. Vous avez vu par quels ſages conſeils *Jeannot* de *Chevigni* ſut convertir le Juif *Abraham*, & avec quelle préſence d'eſprit le Juif *Melchiſedec* ſut ſe garantir des ſurpriſes de *Saladin*; vous allez voir à préſent par quelle adreſſe un Moine eſquiva une punition très-dure & qu'il avoit bien méritée.

DANS le pays de Lunigiane, qui n'eſt pas fort éloigné du nôtre, ſe trouve un Monaſtère dont les Religieux étoient autrefois un exemple de dévotion

dévotion & de ſainteté. Vers le temps qu'ils commençoient à dégénérer, il y avoit parmi eux un jeune Moine, entr'autres, dans qui les veilles & les auſtérités ne pouvoient réprimer l'aiguillon de la chair. Etant un jour ſorti ſur l'heure de midi, c'eſt-à-dire, pendant que les autres Moines faiſoient leur méridienne, & ſe promenant ſeul autour de l'Egliſe, ſituée dans un lieu fort ſolitaire, le haſard lui fit appercevoir la fille de quelque laboureur du canton, occupée à cueillir des herbes dans les champs. La rencontre de cette fille aſſez jolie & d'une taille charmante, fit ſur lui la plus vive impreſſion. Il l'aborde, lie converſation avec elle, lui conte des douceurs, & s'y prend tellement bien, qu'ils ſont bientôt d'accord. Il la mène dans le Couvent, & l'introduit dans ſa cellule, ſans être appercu de perſonne. Je vous laiſſe à penſer les plaiſirs qu'ils durent goûter l'un & l'autre; tout ce que je me permettrai de vous dire à ce ſujet, c'eſt que leurs tranſports

étoient si ardens & si peu mesurés, que l'Abbé, qui avoit fini son somme & qui se promenoit tranquillement dans le dortoir, fut frappé, en passant devant la cellule du Moine, du bruit qu'ils faisoient. Il s'approcha tout doucement de la porte, prêta une oreille curieuse, & distingua clairement la voix d'une femme. Son premier mouvement fut de se faire ouvrir; mais il se raviſa, & comprit qu'il valoit beaucoup mieux, de toute façon, qu'il se retirât dans sa chambre, sans mot dire, en attendant que le jeune Moine sortît.

Quoique celui-ci fût fort occupé, & que le plaisir l'eût mis presque hors de lui-même, il crut, dans un intervalle de repos, entendre dans le dortoir quelques mouvemens de pieds. Dans cette idée, il court vîte, sur la pointe des siens, à un petit trou, & il voit que l'Abbé écoutoit. Il ne douta point qu'il n'eût tout entendu, & il se crut perdu. La seule idée des reproches & de la punition qu'il al-

loit ſubir, le faiſoit trembler. Cependant, ſans laiſſer appercevoir ſon trouble & ſon chagrin à ſa maîtreſſe, il cherche dans ſa tête un expédient pour ſe tirer aux moindres frais de cette cruelle aventure. Après avoir un peu réfléchi, il en trouva un aſſez adroit, mais plein de malice, qui lui réuſſit à merveilles. Feignant de ne pouvoir garder plus long-temps la jeune payſanne; je m'en vais, lui dit-il, m'occuper des moyens de te faire ſortir d'ici ſans être vûe d'ame qui vive; ne fais point de bruit & n'ayes aucune crainte; je ſerai bientôt de retour. Le Moine ſort, ferme ſa porte à double tour, va droit à la chambre de l'Abbé, lui remet la clef de ſa cellule, ainſi que chaque Religieux le pratique quand il ſort du Couvent, & lui dit d'un air très-tranquille: Comme il ne m'a pas été poſſible, ce matin, de faire tranſporter tout le bois qu'on a coupé dans la forêt, je vais de ce pas, mon Rév. Père, faire apporter le reſte, ſi vous me le permettez.

Cette démarche prouva à l'Abbé que le jeune Moine étoit bien loin de ſoupçonner d'avoir été découvert. Charmé de ſon erreur, qui le mettoit à portée de ſe convaincre plus évidemment de la vérité, il fit ſemblant de tout ignorer, prit la clef, & lui donna permiſſion d'aller au bois. Dès qu'il l'eut perdu de vue, il rêva au parti qu'il devoit prendre. La première idée qui lui vint dans l'eſprit, fut d'ouvrir la chambre du coupable en préſence de tous ſes Moines, pour qu'ils ne fuſſent pas enſuite étonnés de la dure punition qu'il lui feroit ſubir : mais réfléchiſſant que la fille pouvoit appartenir à d'honnêtes gens, & que même ce pouvoit être une femme mariée, dont le mari mériroit des égards, il crut devoir, avant toutes choſes, aller lui ſeul l'interroger, pour aviſer enſuite au meilleur parti qu'il y auroit à prendre. Il va donc trouver la belle priſonnière ; & ayant ouvert la cellule avec précaution, il entre & ferme la porte ſur lui.

Quand la fille, qui gardoit un profond ſilence, le vit entrer, elle fut toute interdite, toute honteuſe; & redoutant quelque terrible affront, elle ſe mit à pleurer. L'Abbé, qui la regardoit du coin de l'œil, étonné de la trouver ſi jolie, fut touché de ſes larmes; & l'indignation faiſant place à la pitié, il n'eut pas la force de lui adreſſer le moindre reproche. Le Démon eſt toujours aux trouſſes des Moines: il profite de ce moment de foibleſſe pour tenter celui-ci, & tâche de réveiller en lui les aiguillons de la chair. Il lui préſente l'image des plaiſirs qu'a goûtés ſon jeune Confrère, & bientôt, malgré les rides de l'âge, l'Abbé, éprouvant le deſir d'en goûter de pareils, ſe dit à lui-même: Pourquoi me priverois-je d'un bien qui s'offre à moi? Je ſouffre aſſez de privations, ſans y ajouter encore celle-là. Ma foi, cette fille eſt tout-à-fait charmante! Pourquoi n'eſſayerois-je point de la conduire à mes fins? Qui le ſaura? Qui

pourra jamais en être instruit ? Péché secret est à demi-pardonné. Profitons donc d'une fortune qui ne se représentera peut-être jamais, & ne dédaignons point un plaisir que le Ciel nous envoie. Dans cet esprit, il s'approche de la belle Affligée, &, prenant un tout autre air que celui qu'il avoit en entrant, il chercha à la tranquilliser, en la priant, avec douceur, de ne point se chagriner. Cessez vos pleurs, mon enfant, je comprends que vous avez été séduite : ainsi ne craignez point que je vous fasse aucun tort; j'aimerois mieux m'en faire à moi-même. Il la complimenta ensuite sur sa taille, sur sa figure, sur ses beaux yeux; & il s'exprima de manière & d'un ton à lui laisser entrevoir sa passion. On juge bien que la fille, qui n'étoit ni de fer ni de diamant (*a*), ne fit pas une longue ré-

(*a*) C'est la propre expression de *Bocace*, & elle nous a paru trop originale pour ne pas la conserver.

ſiſtance. L'Abbé profite de ſa facilité pour lui faire mille carreſſes & mille baiſers plus paſſionnés les uns que les autres. Il l'attire près du lit, & dans l'eſpoir de lui inſpirer de la hardieſſe, il y monte le premier. Il la prie, la ſollicite de ſuivre ſon exemple, ce qu'elle fit, après quelques petites ſimagrées. Mais croiroit-on que le vieux Penard, ſous prétexte de ne point la fatiguer par le poids de ſa Révérence, qui, à la vérité, n'étoit pas maigre, lui fit prendre une poſture qu'il auroit dû prendre lui-même, & que d'autres que lui n'auroient certainement pas dédaignée.

Cependant le jeune Moine n'étoit point allé au bois; il n'en avoit fait que le ſemblant, & s'étoit caché dans un endroit peu fréquenté du dortoir. Il n'eut pas plutôt vu le Révérend Père Abbé entrer dans ſa cellule, qu'il fut délivré de toutes ſes craintes. Il comprit, dès ce moment, que le tour plein de malice qu'il avoit imaginé, auroit ſon entier effet. Pour

en être convaincu, il s'approcha tout doucement de la porte, & vit, par un petit trou qui n'étoit connu que de lui ſeul, tout ce qui ſe paſſa entre la fille & le très-Révérend Père.

Lorſque l'Abbé en eut pris à ſon aiſe avec la jeune payſanne, & qu'il fut convenu avec elle de ce qu'il ſe propoſoit de faire, il la quitta, referma la porte à clef & ſe retira dans ſa chambre. Peu de temps après, ſachant que le Moine étoit dans le Couvent, & croyant tout bonnement qu'il revenoit du bois, il l'envoya promptement chercher, dans l'intention de le réprimander vivement & de le faire mettre en priſon, pour ſe délivrer d'un rival & jouir ſeul de ſa conquête. Dès qu'il le vit entrer, il prit un viſage ſévère. Quand il lui eut lavé la tête d'importance, & qu'il lui eut dit la punition qu'il lui réſervoit, le jeune Moine, qui ne s'étoit point déconcerté, lui répondit auſſi-tôt : Mon très-Révérend Père, je ne ſuis pas aſſez ancien dans l'Ordre de *Saint-*

Benoît pour en connoître encore toutes les règles. Vous m'avez bien appris les jeûnes & les vigiles; mais vous ne m'aviez point encore dit que les Enfans de *Saint-Benoît* duſſent donner aux femmes la prééminence & s'humilier ſous elles; à préſent que votre Révérence m'en a donné l'exemple, je vous promets de n'y manquer jamais, ſi vous me pardonnez mon erreur.

Le Père Abbé, qui n'étoit pas ſot, comprit tout de ſuite que le Moine en ſavoit plus long que lui, & qu'il devoit avoir vu tout ce qu'il avoit fait avec la fille. C'eſt pourquoi, tout honteux de ſa propre faute, il n'oſa lui faire ſubir une punition qu'il méritoit auſſi-bien que lui. Il lui pardonna donc de bon cœur, & lui impoſa ſilence ſur tout ce qui s'étoit paſſé. Ils prirent enſemble des meſures pour faire ſortir la fille ſecrètement du Monaſtère, & vraiſemblablement pour l'y faire rentrer pluſieurs autres fois.

NOUVELLE V.

Le repas des Gélinotes, ou *Anecdote ſur un Roi de France.*

LA nouvelle que raconta *Dionéo*, bleſſa tellement la pudeur des Dames, qu'elles ne purent d'abord s'empêcher de rougir. Pluſieurs furent tentées de l'arrêter; mais ſe regardant enſuite les unes les autres, peu s'en fallut qu'elles n'éclataſſent de rire. Elles ſe retinrent pourtant, & écoutèrent le reſte, en ſe contentant de ſourire intérieurement. Mais quand le récit en fut achevé, elles crurent devoir reprocher à *Dionéo* ſon peu de retenue, & lui

firent entendre qu'il ne convenoit point de conter de pareilles Hiſtoires devant des femmes. Après quoi, la Reine ſe tournant vers *Flamette*, aſſiſe ſur l'herbe à côté de lui, elle lui commanda de ſuivre l'ordre preſcrit; & cette Dame, ſans ſe faire prier davantage, commença de la ſorte, avec un viſage riant.

Je ſuis charmée que la Nouvelle qu'on vient de raconter nous ait mis ſur le chapitre des reparties ingénieuſes. Je vais vous en rapporter une, faite par une femme de qualité, dont l'exemple vous montrera que ſi les hommes donnent une preuve d'eſprit & de bons ſens, en cherchant à ſe faire aimer des femmes d'une plus haute extraction qu'eux, les femmes ne ſauroient, au contraire, prendre trop de précautions pour

ſe garantir de l'amour des hommes d'une naiſſance ou d'un rang au deſſus du leur.

LE Marquis de *Montferrat* fut un des plus grands & des plus valeureux Capitaines de ſon temps. Son mérite l'ayant élevé à la dignité de Gonfalonier de l'Egliſe, il fut obligé, en cette qualité, de faire le voyage d'outre-mer, avec une groſſe armée de Chrétiens, qui alloient conquérir la Terre-Sainte. Un jour qu'on parloit de ſes hauts faits à la Cour de *Philippe-le-Borgne*, Roi de France, qui ſe diſpoſoit à faire le même voyage, un Courtiſan s'aviſa de dire qu'il n'y avoit pas ſous le Ciel un plus beau couple que celui du Marquis & de la Marquiſe ſa femme; & qu'autant le mari l'emportoit, par ſes grandes qualités, ſur les autres Guerriers, autant l'épouſe étoit

étoit ſupérieure aux autres femmes, par ſa beauté & ſa vertu.

Ces paroles firent une telle impreſſion ſur l'eſprit du Roi, que, ſans avoir j'amais vu la Marquiſe, il conçut dès ce moment de l'amour pour elle. Comme il étoit alors ſur le point de partir pour la Paleſtine, il réſolut de ne s'embarquer qu'à Gênes, afin qu'allant par terre juſqu'à cette ville, il eût occaſion de paſſer par *Montferrat*, & d'y voir cette belle perſonne. Il ſe flattoit qu'à la faveur de l'abſence du mari, il pourroit obtenir d'elle ce qu'il deſiroit.

Philippe ne tarda pas d'exécuter ſon projet. Après avoir fait prendre les devants à ſes équipages, il ſe mit en route avec une petite ſuite de Gentilshommes. A une journée du lieu qu'habitoit la Marquiſe, il lui envoya dire qu'il iroit dîner le lendemain chez elle. La Dame, prudente & ſage, répondit qu'elle étoit très-ſenſible à cet honneur, & qu'elle feroit de ſon mieux pour le bien recevoir. Cette

visite, de la part d'un si grand Monarque, qui ne pouvoit ignorer que son mari étoit absent, parut d'abord l'inquiéter. Elle n'en devinoit pas le motif; mais après y avoir un peu rêvé, elle ne douta point que la réputation de sa beauté ne lui attirât cette distinction. Cependant pour soutenir la dignité de son rang, elle résolut de lui rendre tous les honneurs possibles. Elle fit assembler les Gentilshommes du canton, pour régler, par leur conseil, ce qu'il convenoit de faire en pareil cas; mais elle ne voulut confier à personne le soin du festin, ni le choix des mets qui devoient être servis. Elle donna ordre qu'on prît toutes les Gélinotes (*a*) qu'on pût trouver, & commanda à

(*a*) On donne ce nom à de jeunes poules engraissées dans une basse-cour, & à des poules sauvages, qui vivent dans des bois, & qui ressemblent à des perdrix. Quelques-uns donnent aussi le nom de Gélinotes aux femelles des Faisans.

ſes cuiſiniers de les déguiſer du mieux qu'ils pourroient, & d'en faire pluſieurs ſervices ſans y ajouter aucune autre viande.

Le Roi ne manqua pas d'arriver le lendemain, comme il l'avoit fait dire, & fut honorablement reçu de la Marquiſe. Il fut enchanté de l'accueil qu'elle lui fit; & voyant que ſa beauté ſurpaſſoit encore ce que la renommée lui en avoit appris, ſon amour augmenta à proportion des charmes qu'il lui trouvoit. Il la loua beaucoup, & ſes complimens n'étoient qu'une foible expreſſion des feux qu'il éprouvoit. Pour ſe délaſſer, il ſe retira enſuite dans l'appartement qu'on lui avoit préparé; & l'heure du dîner étant venue, Sa Majeſté & la Marquiſe ſe mirent ſeuls à une même table.

La bonne chère, les vins choiſis & excellens, le plaiſir d'être auprès d'une belle femme qu'il ne ſe laſſoit point de regarder, tranſportoient le Roi. S'étant toutefois apperçu, à chaque ſervice, qu'on ne lui ſervoit

que des poules, préparées, à la vérité, de diverſes manières, il parut un peu ſurpris de cette affectation. Il avoit remarqué que le pays produiſoit d'autres eſpèces de volailles & même du gibier, & il ne pouvoit douter qu'il n'eût dépendu de la Dame de lui en faire ſervir. L'eſprit de galanterie, qui le conduiſoit, l'empêcha cependant de témoigner aucun mécontentement. Il ſe félicita même de trouver, dans cette multiplicité de mets compoſés d'une ſeule & même viande, l'occaſion de lâcher quelques gentilleſſes à la Marquiſe. Madame, lui dit-il avec un air riant, eſt-ce que dans ce pays ſeulement les poules naiſſent ſans coq? faiſant ſans doute alluſion à ce que, dans cette quantité de poules, il n'avoit trouvé ni poulet ni chapon. Madame de *Montferrat* comprit très-bien le ſens de cette demande, & voyant que c'étoit-là le moment de lui faire connoître ſes diſpoſitions, elle lui répondit avec courage & ſur le champ: Non, Sire; mais les

femmes y ſont faites comme par-tout ailleurs, malgré la différence que mettent entr'elles les habits & les dignités.

Le Roi, ſentant toute la force de cette réponſe, comprit alors le deſſein que s'étoit propoſé la Marquiſe, en lui faiſant ſervir tant de Gélinotes. Il vit, dès ce moment, qu'il étoit inutile d'aller plus avant; que ſes ſoins ſeroient perdus avec une Dame de cette trempe; & que ce n'étoit pas là le cas d'employer la violence. Il ſe reprocha à lui-même de s'être enflammé trop légèrement, & jugea que le meilleur parti, pour ſon honneur, étoit de tâcher d'éteindre ſon feu, en renonçant aux eſpérances flatteuſes qu'il avoit conçues. C'eſt pourquoi il renonça au deſir de l'agacer davantage, de peur de s'expoſer à de nouvelles reparties. Il ne fut pas plutôt ſorti de table, qu'afin de mieux cacher le motif de ſa criminelle viſite, il reprit tout de ſuite le chemin de Gênes, & remercia la Marquiſe des honneurs qu'il en avoit reçus.

NOUVELLE VI.

Cent pour un.

TOUTE la Compagnie donna des éloges à la ſageſſe de la Marquiſe de *Montferrat*, & admira la leçon pleine de délicateſſe qu'elle avoit faite au Roi de France. Après cela, *Emilie*, qui étoit aſſiſe à côté de *Flamette*, n'attendant que l'ordre de la Reine pour remplir ſa tâche, ne l'eut pas plutôt reçu, qu'avec cette ſageſſe qui lui étoit ordinaire, elle commença ainſi :

Je ne veux pas non plus, MESDAMES, paſſer ſous ſilence la leçon qui fut faite par un homme du monde à un Religieux, rongé

d'ambition & d'avarice. Ce trait eſt auſſi plaiſant que digne d'être loué.

IL n'y a pas long-temps que, dans notre Ville, vivoit un Cordelier, qui avoit la charge d'Inquiſiteur de la Foi. Quoiqu'il s'efforçât de paſſer pour un homme plein de ſainteté & de zèle pour la Religion Chrétienne, comme c'eſt aſſez l'uſage parmi ces Meſſieurs, il étoit néanmoins beaucoup plus ardent à rechercher ceux qui avoient la bourſe pleine, que ceux qui ſentoient le poiſon de l'héréſie. Le haſard lui fit rencontrer un homme plus riche d'écus que de ſcience, qui, ſe trouvant un jour dans une ſociété, la tête échauffée par le jus de la treille ou par un excès de ſatisfaction, s'aviſa de dire, par ſimplicité, plutôt que par manque de foi, qu'il avoit de ſi bon vin dans ſa cave, que *Dieu même en boiroit*,

s'il étoit au monde. Ce propos fut bientôt rapporté à l'Inquiſiteur, qui, connoiſſant les riches facultés de celui qui l'avoit tenu, fondit impétueuſement ſur lui, *cum gladiis & fuſtibus*, & lui fit ſon procès, perſuadé qu'il en viendroit plus de florins dans ſa poche, que de lumière & de ſecours à la foi du bon homme.

L'accuſé cité & interrogé ſi ce qu'on avoit rapporté à l'Inquiſiteur étoit vrai, répondit qu'oui, & raconta de quelle manière & en quel ſens il l'avoit dit. Le Père Inquiſiteur (*a*), qui n'en vouloit qu'à ſon argent, lui repartit auſſi-tôt : Eſt-ce que tu t'imagines que Dieu ſoit un buveur & un gourmet de vins excellens, comme un *Chincillon*, ou tel autre d'entre vous tous, qui ne bougez

(*a*) Il y a dans l'original : *Le Père Inquiſiteur, très-dévot & très-ſoumis à* SAINT-JEAN-BOUCHE-D'OR, *dit*, &c. Nous n'avons pas cru devoir conſerver cette eſpèce de concetti, qui n'eſt qu'une alluſion puérile.

preſque pas du cabaret ? Tu voudrois ſans doute nous perſuader à préſent, par une humilité affectée, que ton cas n'eſt pas grave ; mais c'eſt vainement, & ſi nous faiſons notre devoir, tu ſeras condamné à être brûlé. Ces menaces & pluſieurs autres, prononcées d'un ton auſſi véhément & auſſi dur que s'il eût été queſtion de quelque Epicurien qui eût nié l'immortalité de l'ame, ou douté de l'exiſtence de la Divinité, jetèrent la terreur dans l'eſprit du priſonnier. Après avoir quelque temps rêvé ſur ſa ſituation, & avoir cherché quelque expédient pour adoucir la rigueur de la ſentence, il imagina de recourir à l'onguent de *Plutus*, & d'en frotter les mains du Père Inquiſiteur, ne connoiſſant pas de meilleur remède contre le poiſon de l'avarice qui ronge preſque tous les Eccléſiaſtiques, & les Cordeliers, ſur-tout, ſans doute parce qu'ils n'oſent toucher d'argent. Quoique *Galien* n'ait point indiqué cette recette, elle ne laiſſe pas d'être

excellente. Le bon homme y eut recours, & fut dans le cas de s'en applaudir. L'onction produisit des effets si merveilleux, que le feu dont il avoit été menacé, se convertit en une Croix (*a*). Il en fut revêtu ; & comme s'il eût dû faire le voyage de la Terre-Sainte, & qu'on eût eu dessein d'en décorer sa banière, on lui donna une Croix jaune sur un fond noire. Après quelques pénitences peu rigoureuses, l'Inquisiteur lui accorda sa liberté, à condition que, pour sa dernière pénitence, il entendroit tous les matins la Messe à Sainte-Croix, & qu'à l'heure du dîner il viendroit se présenter devant lui jusqu'à nouvel ordre, & lui permit de disposer du reste du jour comme il voudroit.

Pendant que le Pénitent rempliſſoit exactement ce qui lui avoit été pref-

(*a*) C'eſt-à-dire en un *ſan-benito*, ou ſac bénit, dont les Inquiſiteurs revêtent quelquefois les Hérétiques, pendant qu'ils ſont en leur pouvoir.

crit, il entendit un jour chanter à la Meſſe ces paroles de l'Évangile : *Vous recevrez cent pour un, & poſſéderez la vie éternelle.* Frappé de ce paſſage, il lui reſta gravé dans la mémoire. Il vint à l'heure accoutumée ſe préſenter au Père Inquiſiteur, & le trouva ce jour-là à table. Il s'approche; & interrogé s'il avoit entendu la Meſſe, il répond qu'oui, ſans héſiter. N'as-tu rien entendu, reprit le Cordelier, qui te cauſe quelque doute, & dont tu veuilles t'éclaircir? Non, mon Révérend Père, je crois tout fermement, & n'ai de doutes ſur rien; mais, puiſque vous me permettez de parler, je vous dirai que j'ai entendu une choſe qui me fait de la peine, & pour vous & pour vos Confrères, quand je ſonge au ſort que vous éprouverez dans l'autre vie. Quel eſt donc cette choſe, dit le Père Inquiſiteur? C'eſt ce mot de l'Evangile, répond le Pénitent, où il eſt dit : *Vous recevrez cent pour un.* Il n'eſt rien de ſi vrai, reprit le Père; mais je ne vois point là ce qui peut

t'affecter ſi fort pour nous. Vous allez le connoître, repliqua celui-ci : depuis que je fréquente votre Couvent, j'ai vu donner aux pauvres, qui ſont à la porte, tantôt une, tantôt deux chaudières de ſoupe, qui ne ſont, à la vérité, que les reſtes de celle qu'on ſert à chacun de vous. Or, ſi pour chaque chaudière, il vous en eſt rendu cent dans l'autre monde, vous en aurez tant qu'il n'eſt pas poſſible que vous n'y ſoyez tous noyés dedans.

Cette naïveté fit rire ceux qui étoient à table avec l'Inquiſiteur : mais lui qui ſentit que c'étoit un trait contre l'avarice & l'hypocriſie des Moines, & un reproche indirect de ſa conduite, en fut piqué au vif, & auroit volontiers intenté un ſecond procès au bon homme, s'il n'eût craint de révolter le public, qui l'avoit déjà blâmé au ſujet du premier. Il lui commanda, dans ſon dépit, de s'éloigner, de ne plus ſe repréſenter devant lui, & lui permit de vivre déſormais tout comme il l'entendroit.

NOUVELLE

NOUVELLE VII.

Le Reproche ingénieux.

LA Nouvelle d'*Emilie*, & les graces infinies dont elle accompagna ſon récit, enchantèrent la Reine & toute la Société; on ne ſe laſſoit point ſur-tout d'admirer le bon mot de l'homme qu'on avoit affublé d'une Croix. Après qu'on eut bien ri, & que chacun eut fait ſilence, *Philoſtrate*, dont le tour étoit venu de conter la ſienne, entra en matière, par ces réflexions : On eſt toujours louable, MESDAMES, dit-il, de frapper au but, même lorſqu'il eſt

ſtable & immobile ; mais il faut convenir qu'on a bien plus de mérite de l'avoir atteint, quand on n'a pas eu la facilité de diſpoſer ſon coup, & qu'on a tiré, pour ainſi dire, à la volée. Les Moines, par exemple, prêtent ſi fort les flancs aux traits de la cenſure & de la plaiſanterie, qu'on peut tirer ſur eux de toutes ſes forces, comme à un but affermi de tous côtés par leurs mauvaiſes mœurs, & auquel il eſt très-facile de frapper. Ce n'eſt pas que je ne loue beaucoup la manière dont le Croiſé s'y prit pour ridiculiſer l'avarice de l'Inquiſiteur & la charité hypocrite des Religieux, ſes Confrères, qui ne diſtribuent aux pauvres que les vils reſtes de leur nourriture, qu'ils feroient beaucoup mieux de jeter aux ordures, pour les animaux immondes qui

vont s'y vautrer ou s'y repaître. Mais je fais plus de cas de la préſence d'eſprit d'un homme dont la Nouvelle qu'on vient de raconter, me rappelle le ſouvenir. Vous allez voir, MESDAMES, par quel Conte ingénieux cet homme ſut, ſous des noms empruntés, reprocher à Meſſire *Can de la Scalle*, un trait d'avarice qu'il en éprouva, & qui lui fut d'autant plus ſenſible, que ce Seigneur s'étoit juſques-là montré libéral & généreux à l'égard de tout le monde.

PEU de gens ignorent que Meſſire *Can de la Scalle* fut un des plus magnifiques Seigneurs qu'on ait vu naître en Italie depuis l'Empereur *Frédéric II.* Il eſt peu d'hommes que la fortune ait autant favoriſés, & qui

aient ſu ſe faire plus d'honneur que lui, de leurs richeſſes. Un jour qu'il s'étoit propoſé de donner une fête ſuperbe dans la ville de Vérone, & qu'il avoit fait en conſéquence de grands préparatifs, on le vit changer tout-à-coup de réſolution, pour des motifs qu'on a toujours ignorés, & combler de préſens les Etrangers, que la nouvelle de cette fête avoit attirés de toutes parts à ſa Cour, afin de les dédommager, par cette politeſſe, du ſpectacle & des divertiſſemens qu'il comptoit leur donner. Il oublia, dans ſes généroſités, un nommé *Bergamin*, homme agréable, beau parleur, & qui avoit des ſaillies ſi heureuſes, qu'il falloit l'avoir entendu pour s'en former une juſte idée. On prétend que cet oubli fut volontaire de la part du Prince, qui s'étoit figuré que cet homme ne valoit pas la peine qu'on s'occupât de lui. D'après cette idée, il ne crut point lui devoir aucun dédommagement, ni lui faire dire de s'en retourner.

Cependant *Bergamin*, qui n'avoit entrepris le voyage de Vérone que dans l'eſpérance d'en retirer quelque profit, voyant qu'on ne ſongeoit point à lui, & qu'il dépenſoit beaucoup à l'auberge, ſoit pour lui & ſes domeſtiques, ſoit pour ſes chevaux, commença à s'impatienter & à être de fort mauvaiſe humeur. Perſuadé néanmoins qu'il feroit mal de partir ſans prendre congé, il attendit encore, quoiqu'il eût déjà dépenſé tout ſon argent ; car l'Aubergiſte n'étoit pas homme à ſe payer de ſes ſaillies.

Le pauvre *Bergamin* avoit apporté avec lui trois habits fort beaux & fort riches, dont quelques Seigneurs lui avoient fait préſent, pour qu'il pût paroître avec honneur à la fête. Il en donna un à ſon hôte, pour le payer de ce qu'il lui devoit. Comme il s'obſtinoit toujours à ne point s'en retourner, il fallut encore donner le ſecond habit. Enfin réſolu d'attendre le dénouement de cette aventure, il étoit ſur le point de livrer le troi-

ſième, & de partir, lorſqu'un jour, ſe trouvant au dîner de Meſſire *Can*, il ſe préſenta devant lui avec un viſage triſte & un air rêveur. Qu'as-tu *Bergamin*, lui dit ce Seigneur, plutôt pour l'inſulter que pour s'amuſer de ce qu'il pourroit lui répondre, qu'as-tu donc? Tu parois avoir du chagrin Ne peut-on point en ſavoir le ſujet? *Bergamin* répondit ſur le champ, comme s'il s'y fût préparé d'avance, par le Conte que voici :

Vous ſaurez, MONSEIGNEUR, qu'un nommé *Primaſſe*, célèbre Grammairien, étoit l'homme de ſon temps qui faiſoit le plus facilement des vers. Jamais Poëte n'excella comme lui dans les impromptus ſur toutes ſortes de ſujets. Ce talent, joint à ſes grandes connoiſſances, le rendit ſi fameux, que dans les pays même où il n'avoit jamais paru, il n'étoit queſtion que de *Primaſſe* : la Renommée ne parloit que de lui. Le deſir d'acquérir de nouvelles connoiſſances, l'amena un jour à Paris. Il y parut

dans un triſte équipage ; car ſon ſavoir n'avoit pu le garantir de l'indigence, par la raiſon que les Grands récompenſent rarement le mérite. Il entendit beaucoup parler, dans cette ville, de l'Abbé de Clugny, qui, après le Pape, paſſe pour le plus riche Prélat (*a*) de l'Egliſe. On diſoit des merveilles de ſa magnificence, de la Cour brillante qu'il avoit, de la manière dont il régaloit tous ceux qui l'alloient voir à l'heure du dîner. Frappé de ce récit, *Primaſſe*, qui étoit curieux de voir les hommes magnifiques & généreux, réſolut d'aller viſiter M. l'Abbé. Il s'informe s'il demeuroit loin de Paris. Il apprend qu'il habitoit une de ſes maiſons de campagne, qui n'en étoit éloignée que de trois lieues. *Primaſſe* calcula qu'en partant de grand matin,

(*a*) Le revenu de l'Abbaye de Clugny ou de Cluni, eſt aujourd'hui très-médiocre, ſi on le compare ſeulement à celui de pluſieurs autres Bénéfices de France.

il pourroit être arrivé à l'heure du dîner. Il ſe fait enſeigner le chemin ; mais dans la crainte de ne rencontrer perſonne qui, allant du même côté, pût l'empêcher de s'égarer & d'aboutir quelque part où il n'auroit eu rien à manger, il eut la précaution d'emporter avec lui trois pains, comptant qu'il trouveroit par-tout de l'eau, pour laquelle d'ailleurs il avoit peu de goût. Muni de cette proviſion, il ſe mit en route, & va ſi droit & ſi bien, qu'il arrive à la maiſon de plaiſance de M. l'Abbé, avant l'heure du dîner. Il entre, il examine tout, & à la vue d'une quantité de tables dreſſées, de pluſieurs buffets bien garnis & de tous les autres préparatifs, il conclut, en lui-même, qu'on n'a rien dit de trop de la magnificence du Prélat.

Tandis qu'il étoit occupé de ces réflexions, & que, n'oſant lier converſation avec perſonne, il portoit par-tout un œil étonné & curieux, l'heure du dîner arrive. Le Maître-d'Hôtel commande qu'on donne à

laver, & que chacun ſe mette à table. Le haſard voulut que *Primaſſe* ſe trouvât placé juſtement vis-à-vis la porte de la pièce d'où M. l'Abbé devoit ſortir pour entrer dans la ſalle à manger. Vous noterez, MONSEIGNEUR, que c'étoit la coutume chez lui de ne rien ſervir, pas même du pain, qu'il ne fût lui-même à table. Tout le monde étant donc placé, le Maître-d'Hôtel fait dire à M. l'Abbé qu'on n'attend que lui pour ſervir. L'Abbé ſort de ſon appartement. A peine a-t-il mis un pied dans la ſalle, que, frappé de la figure & du mauvais accoûtrement de *Primaſſe*, qu'il voyoit pour la première fois, & qui fut préciſément le premier objet de ſes regards, il fit une réflexion qui ne lui étoit encore jamais venue dans l'eſprit. Mais voyez donc, dit-il en lui-même, à qui je fais manger mon bien ! Puis reculant un pas, il fait refermer ſa porte, & demande à ceux de ſa ſuite, s'ils connoiſſent l'homme qui eſt aſſis à table au devant de la

porte de ſon appartement. Chacun répondit qu'il ne le connoiſſoit point.

Cependant *Primaſſe*, affamé comme un homme qui avoit long-temps marché, & qui n'étoit pas accoutumé à diner ſi tard, voyant que l'Abbé ſe faiſoit trop attendre, tire un pain de ſa poche & le mange ſans façon. Quelque temps après, le Prélat ordonne à un de ſes gens de voir ſi cet inconnu étoit toujours là. Il y eſt encore, MONSEIGNEUR, répond le Domeſtique; & même il mange un morceau de pain, qu'il ſemble avoir apporté. Qu'il mange du ſien s'il en a; car pour du mien il n'en tâtera pas d'aujourd'hui, repartit l'Abbé avec un mouvement de dépit. Il ne vouloit pas toutefois lui faire dire de ſe retirer, croyant que ce ſeroit une impoliteſſe trop marquée : il eſpéroit que l'inconnu prendroit ce parti de lui-même. *Primaſſe*, qui ne ſe doutoit pas de ce qui ſe paſſoit, ayant mangé un de ſes pains, & voyant que l'Abbé ne ſe preſſoit pas de venir,

ſort le ſecond, & le mange avec le même appétit que le premier. On en inſtruit le Prélat, qui avoit fait regarder de nouveau ſi l'Etranger étoit encore là. Enfin *Primaſſe*, déſeſpérant de le voir arriver, & n'ayant pu appaiſer ſa faim par les deux premiers pains, ſort le troiſième, ſans s'inquiéter de l'étonnement qu'il cauſoit à ceux qui étoient auprès de lui. L'Abbé, en étant encore informé, & ſurpris de la conſtance de cet homme, fait des retours ſur lui-même, & ſe dit : Quelle étrange idée m'eſt aujourd'hui venue dans l'eſprit? D'où vient cette avarice? ce mépris? Qui ſait encore pour qui? Ne m'eſt-il pas arrivé cent fois d'admettre à ma table le premier venu, ſans examiner s'il étoit noble ou roturier, pauvre ou riche, marchand ou filou? A combien de mauvais ſujets n'ai-je pas fait politeſſe, qui peut-être étoient pires que celui-ci? D'ailleurs, il n'eſt pas poſſible que ce mouvement d'avarice ait pour objet un homme de rien. Il

faut néceſſairement que ce ſoit un perſonnage d'importance, puiſque je me ſuis raviſé de lui faire honneur. Sur cela, il voulut ſavoir qui il étoit. Ayant appris que c'étoit *Primaſſe*, & qu'il venoit pour être témoin de ſa magnificence, dont il avoit beaucoup ouï parler, l'Abbé qui le connoiſſoit de réputation, rougit de ſon procédé, & n'épargna rien pour réparer ſa faute. Il lui témoigna la plus grande eſtime, & lui fit tous les honneurs poſſibles. Après le dîner, il commanda qu'on lui donnât des habits convenables à une homme de ſon mérite, lui fit préſent d'une bourſe pleine d'or, & d'un très-beau cheval, lui laiſſant la liberté de paſſer chez lui tout autant de jours qu'il voudroit. *Primaſſe*, le cœur plein de joie & de reconnoiſſance, rendit un million de graces à M. l'Abbé, & reprit, à cheval, la route de Paris, d'où il étoit parti à pied.

Meſſire *Can de la Scalle*, qui ne manquoit pas de pénétration, comprit

prit auſſi-tôt ce que vouloit dire *Bergamin*, & ſans attendre d'autre explication de ſa part, lui dit en ſouriant : *Bergamin*, tu m'as fait connoître très-honnêtement tes beſoins, ton mérite, mon avarice, & ce que tu déſires de moi. J'avoue que je ne me ſuis jamais montré avare qu'à ton égard ; mais je te promets de me corriger par les mêmes moyens que tu m'as ſi adroitement indiqués. Cela dit, il fit payer les dettes de *Bergamin*, lui donna un de ſes plus riches habits, une bourſe bien garnie, un des plus beaux chevaux de ſon écurie, & lui laiſſa le choix de s'en retourner ou de demeurer encore quelque temps à Vérone.

NOUVELLE VIII.

L'Avare corrigé.

QUAND on eut ſuffiſamment loué l'adreſſe de *Bergamin*, Madame *Laurette*, voyant que ſon tour de parler étoit venu, n'attendit pas les ordres de la Souveraine, &, d'un ſon de voix enchanteur, elle s'exprima en ces termes :

L'Hiſtoire que nous venons d'entendre, MES CHÈRES AMIES, m'engage à vous conter par quel trait d'eſprit un Courtiſan, qui en avoit beaucoup, ſut également corriger du péché d'avarice un Négociant immenſement riche. Quoi-

que cette petite Anecdote ait à-peu-près le même but que la Nouvelle de *Philoſtrate*, j'oſe me flatter, MESDAMES, qu'elle ne vous fera pas moins de plaiſir.

IL y eut autrefois à Gênes un Gentilhomme Commerçant, connu ſous le nom de Meſſire *Ermain de Grimaldi*, qui paſſoit pour le plus riche particulier qu'il y eût alors en Italie. Mais autant il étoit opulent, autant étoit-il avare. Il n'ouvroit jamais ſa bourſe pour obliger qui que ce fût, & ſe refuſoit à lui même les choſes les plus néceſſaires à la vie, tant il craignoit de faire la moindre dépenſe; bien différent en cela des autres Génois, qui aimoient le faſte & la bonne chère. Il pouſſa cette ladrerie ſi loin, que ſes Concitoyens lui ôtèrent le ſurnom de *Grimaldi*, pour lui donner celui d'*Ermain l'Avare*.

Pendant que par ſon économie ſordide, il augmentoit tous les jours ſes richeſſes, arriva à Gênes un Courtiſan François, nommé *Guillaume Bourſier*; c'étoit un Gentilhomme plein de droiture & d'honnêteté, parlant avec autant d'eſprit que d'aiſance, généreux & affable envers tout le monde. Sa conduite étoit fort oppoſée à celle des Courtiſans d'aujourd'hui, qui, malgré la vie dépravée qu'ils mènent, & l'ignorance dans laquelle ils croupiſſent, ne rougiſſent pas de ſe qualifier de Gentilshommes & de grands Seigneurs, & qui auroient plus de raiſon de ſe faire appeler du nom de ces animaux à longues oreilles, dont ils ont, pour la plupart, les mœurs & la ſtupidité, plutôt que la politeſſe de la Cour. Les Gentilshommes du temps paſſé étoient ſans ceſſe occupés à mettre la paix dans les familles diviſées, à favoriſer les alliances convenables, à reſſerrer les nœuds de l'amitié; ils ſe faiſoient un devoir & un plaiſir d'égayer les eſprits mélancoli-

ques & chagrins, par des propos auſſi joyeux qu'innocens, de ſecourir les malheureux, & de rendre ſervice aux hommes de tous les états : ils cultivoient leur eſprit pour ſe rendre utiles & intéreſſans dans la Cour où ils vivoient, & étoient ſur-tout attentifs à réprimer, par une juſte cenſure & avec la douceur d'un père à l'égard d'un enfant, les vices & les travers de leurs inférieurs. Les Courtiſans de nos jours font preſque tout le contraire : ils ne s'occupent qu'à ſe nuire réciproquement, à ſe ſuſciter des querelles & des haines, par des propos ou des rapports malins, à ſe reprocher, les uns aux autres, leurs excès & leurs turpitudes. Tour-à-tour altiers & bas, flatteurs, careſſans, tyranniques, injuſtes, méchans, cruels, on les voit ſans ceſſe dégrader leur Nobleſſe & avilir leur rang. Le plus recherché, le plus chéri, le mieux récompenſé, de ceux qui occupent les premiers poſtes, eſt, à la honte du ſiècle, preſque toujours celui à qui

on a à reprocher le plus de défauts, de vices, & quelquefois de crimes. N'eſt-ce pas là une preuve évidente que la vertu n'habite plus aujourd'hui parmi les hommes, puiſque ceux qui ſont ſur-tout deſtinés à lui rendre hommage & à la faire régner, croupiſſent ſans honte dans la fange du vice?

Mais pour reprendre le ſujet de mon récit, dont une juſte indignation des mœurs actuelles m'a peut-être un peu trop écarté, je vous dirai que *Guillaume Bourſier* fut viſité & honoré de toute la Nobleſſe de Gênes. Il eut bientôt occaſion d'entendre parler de l'avarice de Meſſire *Ermin* & de la vie malheureuſe qu'il menoit, & il lui prit fantaiſie de le voir. *Ermin*, qui, tout avare qu'il étoit, avoit conſervé un reſte de politeſſe, & qui, de ſon côté, avoit entendu dire que Meſſire *Bourſier* étoit un fort galant homme, le reçut de bonne grace, & ſoutint à merveille la converſation, qui roula ſur différens ſujets. Il fut ſi

enchanté de l'eſprit & des manières polies de ce Courtiſan, qu'il le mena, avec les Génois qui l'avoient conduit chez lui, à une belle maiſon qu'il avoit fait bâtir depuis peu, & qu'il vouloit lui faire voir. Quand il lui en eut montré les divers appartemens : Monſieur, lui dit-il en ſe tournant vers lui, vous, qui me paroiſſez ſi inſtruit & qui avez tant vu de choſes, ne pourriez-vous pas m'en indiquer une qui n'eût jamais été vue, & que je voudrois faire peindre dans la ſalle de Compagnie ? *Bourſier*, ſentant le ridicule de cette demande : Faites-y peindre des éternuemens, lui répondit-il; c'eſt une choſe que perſonne n'a jamais vue & qu'on ne verra jamais. Mais ſi vous voulez, ajouta-t-il, que je vous en indique une qu'on peut peindre, mais que certainement vous ne connoiſſez pas, je vous la dirai. Vous m'obligerez, Monſieur, lui répondit Meſſire *Ermin*, qui ne s'attendoit ſans doute pas à une telle réponſe. Eh ! bien,

reprit *Bourſier*, faites-y peindre la LIBÉRALITÉ.

Ce mot, ce ſeul mot fit une telle impreſſion ſur Meſſire *Ermin*, & le rendit ſi honteux, qu'il prit ſoudain la réſolution de changer de ſyſtême, & de tenir une conduite différente de celle qu'il avoit eue juſqu'alors. Oui, Monſieur, répondit-il un peu déconcerté, oui, je ferai peindre la Libéralité, & ſi bien, que ni vous, ni aucune autre perſonne, de quelle qualité qu'elle puiſſe être, ne pourra déſormais me reprocher que je ne l'ai ni vue ni connue.

En effet, Meſſire *Ermin* changea tellement de conduite & de ſentimens, qu'il fut, depuis ce jour-là, le plus libéral & le plus honnête Génois de ſon temps, & celui qui recevoit le mieux les Etrangers & ſes propres Compatriotes

NOUVELLE IX.

La Juſtice eſt la Vertu des Rois.

IL ne reſtoit plus que Liſe à recevoir l'ordre de la Reine pour conter à ſon tour une Nouvelle; mais ſans attendre qu'il lui fût ſignifié, elle prit la parole, & dit d'un air riant : Un mot, MES AIMABLES DAMES, dit au haſard & ſans deſſein prémédité, eſt ſouvent plus efficace pour corriger certaines gens, que ne pourroient l'être les remontrances & les reproches les plus vifs. C'eſt ce que Madame *Laurette* vient de nous faire voir, par ſon Hiſtoire, &

ce que vous verrez auſſi par celle que je vais vous conter en peu de mots. Ces ſortes de traits ſont bons à retenir de quelque part qu'ils viennent, parce qu'on peut les appliquer dans l'occaſion & quelquefois auſſi en faire ſoi-même ſon profit.

DU temps du premier Roi de Chypre, qu'on avoit établi dans cette Iſle, après que *Godefroi de Bouillon* eut fait la conquête de la Terre-Sainte, une Dame de Gaſcogne alla par dévotion à Jéruſalem viſiter le ſaint Sépulcre. A ſon retour elle paſſa par Chypre, où elle fut inſultée & indignement outragée par de mauvais garnemens. Elle s'en plaignit au Magiſtrat, & n'en ayant obtenu aucune ſorte de ſatisfaction, elle réſolut de s'en plaindre au Roi lui-même. Quelqu'un lui dit qu'elle perdroit ſon

temps & ſes pas, parce que ce Prince étoit ſi indolent & ſi peu craint; que non-ſeulement il ne réprimoit point les inſultes qu'on faiſoit à autrui, mais qu'il ſouffriroit encore tranquillement celles qui lui étoient faites à lui-même; au point, que lorſqu'on avoit quelque mécontentement de ſa part, on pouvoit impunément décharger ſon cœur devant lui, de la manière la moins reſpectueuſe & la moins meſurée.

Sur cet avis, la Dame déſeſpérant de pouvoir tirer vengeance ni la moindre ſatisfaction de l'outrage qu'elle avoit eſſuyé, ſe propoſa de dauber du moins l'indolence & la lâcheté de ce Roi. Elle ſe préſenta devant lui, fondant en larmes : Je ne viens pas, SIRE, lui dit-elle, dans l'eſpérance d'être vengée des inſultes que j'ai reçues de quelques-uns de vos Sujets; je viens ſeulement ſupplier Votre Majeſté de m'apprendre comment elle fait pour pouvoir ſupporter les affronts & les injures qu'Elle eſſuye

tous les jours, à ce qu'on m'a assûré. Peut-être qu'à votre exemple, SIRE, je pourrai souffrir patiemment l'outrage qui m'a été fait, & duquel je vous ferois bien volontiers le cadeau, s'il m'étoit possible, puisque vous avez une si belle patience.

Le Roi, qui jusqu'alors s'étoit montré insensible à tout, ne le fut point à ce discours, & comme s'il fût sorti d'un profond sommeil, il s'arma de vigueur, commença par punir sévérement ceux qui avoient offensé cette Dame, & fut depuis très-exact à réprimer les attentats commis contre l'honneur de sa Couronne.

NOUVELLE

NOUVELLE X.

Les Railleurs raillés, ou *le Vieillard amoureux*.

APRÈS que la belle *Eliſe* eut fini, il n'y avoit plus que le Reine qui n'eût point dit d'Hiſtoire. Elle voulut remplir ſa tâche, & prenant à ſon tour la parole, MES AIMABLES ET VERTUEUSES DAMES, dit-elle, de même que les étoiles ſont l'ornement du firmament, quand l'air eſt pur & ſerein, & que les fleurs embelliſſent les prairies durant le printemps, de même les bons mots & les anecdotes, cités à propos, ſont

l'agrément & le plaiſir de la converſation. C'eſt à nous, plutôt qu'aux hommes, qu'il appartient de raconter ces ſortes de traits d'eſprit, parce qu'ils conſiſtent ordinairement en peu de mots, & qu'il ne convient pas aux perſonnes de notre ſexe de parler longtemps de ſuite. Il eſt vrai qu'il y a aujourd'hui bien peu de femmes capables de ſentir le mérite d'une ſaillie ou d'y répondre à propos, quand elle en connoît tout le ſel. C'eſt un aveu que je fais avec peine, puiſque je ne puis parler contre les femmes ſans qu'il n'en réjailliſſe quelque choſe ſur nous; mais preſque toutes ont ſubſtitué l'amour de la parure & de la frivolité, au ſoin qu'elles prenoient autrefois de cultiver leur raiſon. Ce qui me révolte ſur-tout, c'eſt de les voir s'eſtimer & ſe croire

eſtimées en proportion qu'elles ſont plus ou moins parées. La plus chargée de broderies, de pompons & de dorures, penſe valoir plus que les autres, ſans conſidérer que ſi on revêtoit un âne des mêmes ajuſtemens & de plus riches encore, il ne mériteroit pas, pour cela, d'être regardé autrement que comme un âne. On peut comparer celles qui ſont ainſi parées, à des ſtatues qui n'affectent que les yeux. Tout leur mérite réſide en effet dans leur extérieur. Elles ne ſavent pas dire quatre mots de ſuite, & s'il arrive qu'elles répondent aux queſtions qu'on leur fait, il auroit mieux valu, pour leur honneur, qu'elles euſſent gardé le ſilence. A les entendre, il ne convient pas aux femmes d'avoir de l'eſprit, & c'eſt une preuve de ſageſſe que de ne pas ſavoir s'en-

tretenir avec les gens du grand monde, comme s'il n'y avoit d'honnêtes femmes que celles qui ſe bornent à cauſer avec leur ſervante, leur boulangère ou leur blanchiſſeuſe. Croyez-vous, MESDAMES, que ſi nous n'étions propres qu'à nous entretenir avec ces ſortes de perſonnes, & qu'il nous fût défendu de parler avec les gens d'eſprit, la Nature nous eût fait don d'une langue ſi bien pendue? Il eſt vrai qu'en ceci, comme en toute autre choſe, il faut ſavoir ce qu'on fait, & qu'en matière de plaiſanterie & de bons mots, il eſt bon de conſidérer le temps, le lieu où l'on parle, & de connoître ſur-tout la trempe d'eſprit de la perſonne à qui l'on s'adreſſe; car il arrive que tel homme ou telle femme croit faire rire aux dépens d'autrui, qui ſouvent fait

rire aux ſiens propres, pour n'avoir pas bien meſuré ſes forces avec celles de la perſonne qu'on vouloit plaiſanter.

C'eſt afin de vous garantir, MESDAMES, d'un pareil inconvénient, & de vous mettre dans le cas de faire mentir le proverbe, qui dit, qu'en toutes choſes les femmes choiſiſſent toujours le pire, que je vais vous conter une Hiſtoire capable de vous rendre prudentes.

IL n'y a pas long-temps qu'il y avoit à Boulogne un très-habile Médecin, nommé Maître *Albert*. A l'âge de ſoixante ans ſon eſprit étoit encore vert & plein d'agrément. Quoique ſon corps eût perdu, comme il eſt aiſé de le penſer, ſa chaleur naturelle, il ne laiſſoit pas d'être encore ſenſible

aux tendres mouvemens de l'amour. Il apperçut un jour à une fenêtre, une très-jolie Veuve, nommée, à ce que pluſieurs perſonnes m'ont dit, *Marguerite Chiſoliéri.* Cette Dame fit une telle impreſſion ſur lui, qu'il l'avoit continuellement dans l'eſprit, & comme s'il eût été encore dans la vigueur de l'âge, il ne pouvoit fermer l'œil la nuit, quand il avoit paſſé le jour ſans la voir; de-là vient qu'il alloit & venoit ſans ceſſe, tantôt à pied & tantôt à cheval ſous ſes fenêtres. La belle Veuve ne tarda pas, ainſi que pluſieurs autres Dames, ſes voiſines, de s'appercevoir de cette affectation. En ayant deviné le motif, elles rirent ſouvent enſemble de voir un homme de cet âge & de cette gravité ſi paſſionnément amoureux, comme ſi l'amour ne pouvoit ou ne devoit ſe faire ſentir qu'aux jeunes gens ſans expérience.

Pendant que le Docteur continuoit ſes promenades devant le logis de Madame *Chiſoliéri*, il la trouva un

jour de fête assise sur le seuil de sa porte, avec plusieurs autres Dames. La jeune Veuve l'ayant apperçu de fort loin, complota aussi-tôt avec ses Compagnes de le bien accueillir, afin d'avoir occasion de le railler sur son amour. Elles se lèvent pour le saluer, & l'ayant ensuite engagé d'entrer dans une cour pour respirer le frais, elles le regalèrent de confitures, de fruits & de vins excellens. Sur la fin de la collation, elles lui demandèrent, en termes honnêtes & ménagés, comment il étoit possible qu'il se fût épris d'une Dame qui avoit plusieurs amans, jeunes, aimables, pleins de graces & de gentillesse.

Le Médecin, qui vit bien qu'on le badinoit, & qui en fut piqué, s'adressant à la Veuve, répondit d'un ton également honnête, mais accompagné d'un sourire malin : Madame, aucune personne sage ne sera étonnée de me voir amoureux, & encore moins de vous qui en valez si fort la peine. Quoique les années ôtent

les forces néceſſaires pour bien remplir les exercices de l'amour, elles n'ôtent cependant pas les deſirs, ni le diſcernement qu'il faut pour voir ce qui eſt vraiment aimable; au contraire, comme les hommes âgés ont plus d'expérience, auſſi diſtinguent-ils mieux ce qui mérite de l'attachement & de l'amour. Voulez-vous que je vous diſe ce qui m'a déterminé à vous aimer & à ſuivre ma pointe, quoique vous ayez pluſieurs jeunes ſoupirans? C'eſt, Madame, que je me ſuis pluſieurs fois trouvé en divers lieux où j'ai vu des Dames collationner avec de lupins (*a*) & des porreaux. Quoique le porreau n'ait

(*a*) Eſpèce de légume, dont la plante produit des gouſſes plates, compoſées de deux cônes, qui renferment cinq ou ſix ſemences preſque rondes, applaties plus que des pois, dures, blanches en dehors, jaunes en dedans, & d'un goût amer. *Saint-Charles Borromée* en fit long-temps ſa nourriture ordinaire, par eſprit de mortification.

rien de bon par lui-même, il eſt certain que la tête eſt ce qu'il a de moins mouvais & de moins déſagréable au goût. Cependant, par un caprice trop ordinaire à votre ſexe, j'ai vu pluſieurs de ces mêmes Dames, empoigner les porreaux par la tête & en ſavourer la queue qui a pourtant un fort vilain goût. Que ſavois-je, Madame, ſi, en fait d'amans, vous n'auriez pas un ſemblable caprice? & dans ce cas, je devois naturellement m'attendre à être préféré à tous les autres.

Ce diſcours, auquel on ne s'attendoit guère, couvrit la Veuve & les autres Dames d'un peu de confuſion. Notre témérité, Monſieur, dit Madame *Chiſolieri*, en s'adreſſant au Médecin, a reçu le juſte châtiment qu'elle méritoit; je vous prie néanmoins, Monſieur, d'être bien perſuadé que loin de vous en vouloir, je ſuis très-flattée des ſentimens que je vous ai inſpirés. Je fais cas de votre amitié, comme de celle d'un homme

aimable ; ainſi comptez ſur ma reconnoiſſance & ſur tout ce qui dépendra de moi pour vous obliger, perſuadée que vous n'exigerez rien que d'honnête.

Maître *Albert* remercia la Veuve de ſes offres obligeantes. Puis il ſe leva, prit congé de la Compagnie, & ſe retira en éclatant de rire. La Dame ſe trouva fort ſotte, & ſe reprocha plus d'une fois d'avoir voulu badiner un homme qu'elle ne connoiſſoit preſque point, & qui en ſavoit beaucoup plus qu'elle ſur l'article de la raillerie. Si vous êtes ſages, mes chères Amies, vous profiterez de ſon imprudence.

QUAND les ſept DAMES & les trois MESSIEURS eurent dit chacun leur Hiſtoire, le ſoleil alloit ſe coucher, & la chaleur étoit fort diminuée. MES CHÈRES COMPAGNES, dit alors en plaiſantant Madame

Pampinée, il ne me reſte plus rien à faire à préſent, qu'à vous donner une nouvelle Reine, qui diſpoſera, comme elle le jugera à propos, de ſon temps & du nôtre. Mon règne ne devroit, ce me ſemble, finir qu'à la nuit cloſe; mais comme dans toutes choſes il eſt bon d'avoir du temps devant ſoi, je ſuis d'avis, pour que la nouvelle Reine puiſſe tout préparer la veille pour le lendemain, je penſe, dis-je, qu'il conviendroit de l'élire toujours à cette même heure. Ainſi, au nom de celui par qui toutes choſes exiſtent, & pour le plus grand plaiſir de notre Société, je choiſis & nomme pour la Reine de la ſeconde JOURNÉE, la très-aimable & très-ſage *Philomène*.

A peine a-t-elle prononcé ces paroles, qu'elle ſe lève & ôte la

Couronne qu'elle avoit ſur ſa tête, & va la placer très-reſpectueuſement ſur celle de la Reine qu'elle vient de nommer. Elle lui fait enſuite ſon compliment ſur ſa Royauté, & bientôt ſon exemple eſt ſuivi des autres Dames & des Meſſieurs, & tous, d'un commun accord, lui jurent obéiſſance & fidélité.

Madame *Philomène* rougit d'abord & fut même déconcertée des honneurs qu'on lui rendoit; mais craignant de paroître ridicule, elle bannit bientôt ſa timidité, & ſe rappelant ce que Madame *Pampinée* venoit de dire, elle commença par confirmer les arrangemens que celle-ci avoit faits. Elle donna enſuite ſes ordres pour le ſouper & pour le déjeûner du lendemain; & quand cela fut fait, s'adreſſant à la COMPAGNIE, qui

qui étoit encore dans le jardin, elle parla ainſi : Quoique Madame *Pampinée*, par un effet de ſa politeſſe plutôt qu'à cauſe de mon mérite, m'ait choiſie pour être votre Reine, ne croyez pas, MES CHÈRES AMIES, que je veuille gouverner d'après mes ſeules idées. Je me ferai un vrai plaiſir de prendre vos conſeils & de les ſuivre, pour l'avantage commun de la Société. Je vais donc vous dire, en peu de mots, ce que je me propoſe de faire, afin que vous en retranchiez ou que vous y ajoutiez ce que bon vous ſemblera; car je ſuis toute diſpoſée, malgré ma Souveraineté, à ne preſcrire que ce qui peut vous être agréable. Si j'ai bien jugé de la conduite qu'a tenue aujourd'hui Madame *Pampinée*, je trouve que rien n'eſt plus ſage ni plus favo-

rable à nos plaiſirs, que les Réglemens qu'elle a faits; c'eſt pourquoi je ſuis d'avis de les conſerver juſqu'à ce qu'une trop grande uniformité ou telle autre circonſtance nous les rende ennuyeux. Ainſi, en ſuivant l'ordre déjà établi, nous ſortirons de ce lieu-ci, pour aller un peu folâtrer. Au coucher du ſoleil nous ſouperons au frais; & après avoir chanté quelque petite chanſon ou pris telle autre récréation, ce ſera fort bien fait à nous d'aller nous coucher. Demain nous nous leverons de très-bonne heure pour jouir de la fraîcheur du matin. Il ſera libre à chacun, comme il l'a été aujourd'hui, de choiſir l'endroit qui lui plaira le plus pour s'y récréer juſqu'à l'heure du dîner. Après le dîner, nous danſerons. Quelques heures de repos ſuivront

la danſe ; puis nous reviendrons dans ce même lieu, ainſi que nous l'avons fait aujourd'hui, pour conter des Hiſtoires, dont le récit ne me paroît pas moins utile qu'agréable.

Au reſte, il eſt une choſe à laquelle Madame *Pampinée* n'a pu ſonger, parce qu'elle a été élue trop tard, & que je voudrois qu'on exécutât à l'avenir. C'eſt de fixer & d'annoncer la veille, la matière ſur laquelle devront rouler nos Nouvelles, afin que chacun de nous ait le temps d'en préparer une bonne & conforme au ſujet qui aura été propoſé. Je me flatte que celui que je vais preſcrire pour demain, ſera du goût de toute l'Aſſemblée.

Vous ſavez que depuis le commencement du monde, les hommes ont été les jouets de la for-

tune, qu'elle a influé & qu'elle influera toujours ſur les divers évènemens de leur vie : or, il faut que chacun de nous raconte demain l'hiſtoire d'une perſonne jetée dans quelque méſaventure, qui, contre toute attente & par un pur effet du ſort, aura eu pour elle un heureux dénouement.

Les DAMES & les MESSIEURS approuvèrent fort ſon avis, & promirent de s'y conformer, à l'exception de *Dionéo*, qui, profitant d'un moment de ſilence, dit en s'adreſſant à la nouvelle Reine : Madame, je penſe comme toute cette aimable COMPAGNIE, que rien n'eſt plus ſage & plus digne d'éloges, que l'ordre que vous venez de donner ; mais j'oſe vous demander une grace, & je deſire qu'elle me ſoit accordée pour tout le temps

que notre Société ſubſiſtera ; c'eſt de me diſpenſer de la loi qui nous obligera de ne raconter des Nouvelles que ſur le ſujet donné, & de me laiſſer la liberté de dire celle que je jugerai la plus agréable ; mais pour qu'on n'imagine pas que je demande cette grace, parce que le fond des Hiſtoires me manque, je m'engage dès-à-préſent à dire toujours la mienne le dernier.

La Reine, qui le connoiſſoit gai & facétieux, ſentant que ſon but étoit de les divertir par quelque Conte plaiſant & gaillard, dans le cas qu'on vînt à ſe laſſer d'entendre parler toujours ſur le même ſujet, lui accorda ſans peine & du conſentement de la Compagnie, ce qu'il demandoit.

Tout le monde s'étant levé, on alla par une allée ſablée & bor-

dée d'un vert gazon, près d'un clair ruiſſeau, qui, tombant d'une petite coline, ſerpentoit dans un vallon couvert d'arbriſſeaux. Les Dames s'y arrêtèrent; & ayant les pieds & les bras nus, elles ſe mirent dans l'eau, où elles ſe promenèrent & folâtrement juſqu'au ſoir. L'heure du ſouper étant venue, on prit le chemin du château. Le temps du ſouper ſe paſſa fort agréablement. Après qu'on ſe fut levé de table, la Reine fit apporter des inſtrumens, & commanda à Madame *Laurette* de mener une danſe, à Madame *Emilie* de chanter quelques couplets, & à *Dionéo* de l'accompagner de ſon luth. On s'empreſſa d'obéir. *Laurette* imagina une danſe qu'elle conduiſit, & *Emilie* chanta la chanſon que voici :

QUE mon amour rend mon ame contente!

Je le mets au deſſus de tous les plus grands biens.
Point de nouvel Amant qui me flatte ou me tente.
Non, je ne veux jamais former d'autres liens.

Quand le cœur plein de l'objet qui m'enchante,
Je ſonge au bien ſi doux qui comble mes deſirs,
Nul accident fâcheux, nulle idée affligeante,
Rien ne peut altérer ma joie & mes plaiſirs.

Puis-je jamais, infidèle à ma flamme,
Pouſſer d'autres ſoupirs, briguer de nouveaux fers?
Quel mortel plus charmant pourroit toucher mon ame!
Qui pourroit m'inſpirer des ſentimens ſi chers!

Exiſte-t-il un objet plus aimable?
Que ſes traits ſont touchans! quel ſourire quels yeux!

Vit-on plus beau maintien, taille plus agréable ?
A lui plaire, à l'aimer, je borne tous mes vœux.

Ah ! qui pourroit exprimer ma tendreſſe,
Concevoir les tranſports où ſe livre mon cœur !
On n'éprouva jamais une plus douce ivreſſe,
Jamais on ne brûla d'une plus vive ardeur.

Oui, je chéris le feu qui me dévore,
Ce feu fait mon bonheur & la nuit & le jour.
Plus je fixe les yeux ſur l'objet que j'adore,
Et plus je ſens pour lui redoubler mon amour.

En le voyant, j'éprouve un doux délire ;
Et mon cœur auſſi-tôt s'élance vers le ſien.
Mon œil, ſans ſe laſſer, le contemple & l'admire ;
On ne ſentit jamais un feu pareil au mien.

A peine *Emilie* eut achevé ſa chanſon, que toute la Compagnie lui donna des applaudiſſemens, ce

qui n'empêcha pas qu'on ne fît de ſecrètes réflexions ſur les paroles tendres qu'elles renfermoit. Après qu'on eut paſſé une partie de la nuit à danſer, il plut à la Reine de mettre fin à la première Journée. Elle fit allumer les flambeaux, & chacun, par ſon ordre, ſe retira dans ſon appartement.

Fin de la première Journée & du premier Volume.

TABLE

DES NOUVELLES

DU PREMIER VOLUME.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR. Pag. v

VIE DE BOCACE. xvij

INTRODUCTION. 33

NOUVELLE I. *Le Pervers invoqué comme un Saint.* 79

NOUVELLE II. *Motifs ſinguliers de la converſion d'un Juif à la Religion Chrétienne.* 110

NOUVELLE III. *Les trois Anneaux*, ou *les trois Religions.* 122

NOUVELLE IV. *La punition eſquivée.* 131

NOUVELLE V. *Le repas de Gélinotes*, ou *Anecdote ſur un Roi de France.* 142

NOUVELLE VI. *Cent pour un.* 150

NOUVELLE VII. *Le reproche ingénieux.* 157

NOUVELLE VIII. *L'avare corrigé.* 170

NOUVELLE IX. *La Justice est la Vertu des Rois.* 177

NOUVELLE X. *Les Railleurs raillés*, ou *le Vieillard amoureux.* 181

Fin de la Table du premier Volume.